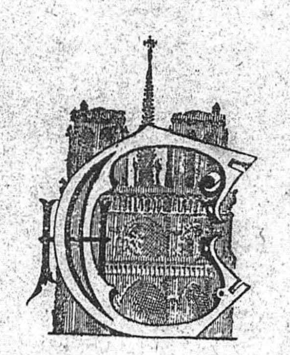


24e ANNÉE

Juillet 1914

LE VOILE D'ISIS

SOMMAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

PARIS

N° 55.

Prix : 0,75

LE VOILE D'ISIS

Fondée en 1890

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

DIRECTION

—

ADMINISTRATEUR-GÉRANT

Paul CHACORNAC

Avec la collaboration des écrivains modernes les plus réputés

ADMINISTRATION

ABONNEMENT — VENTE AU NUMÉRO :

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11 — PARIS (V^e)

FRANCE, un an.	6 fr.
ÉTRANGER.	6.50
PRIX DU NUMÉRO	0.75

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue.
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

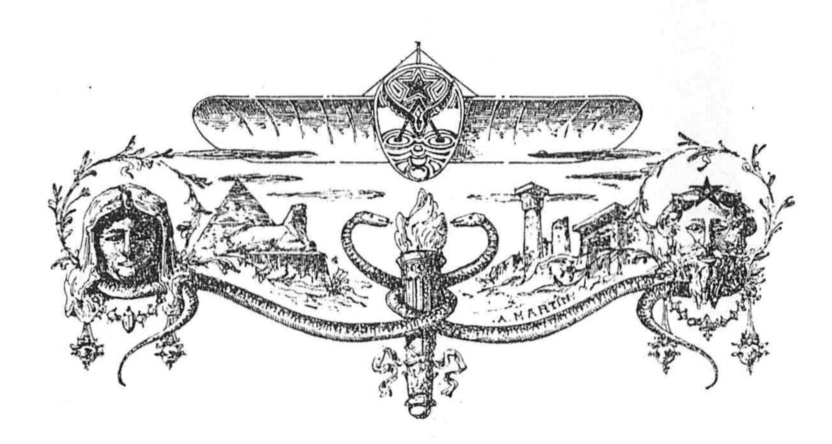
PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ALFÉGAS, E. AMELINEAU, Dr ALLENDY, Dr ALTA, F.-CH. BARLET, SERGE BASSET, LOYS BERTOR, E. BOSC, M. BOUÉ DE VILLIERS, G. BOURGEAT, J. BRICAUD, R. BUCHÈRE, CARITAS, A. CHÉNEVIER, E. DELOBEL, E. C., FABRE DES ESSARTS, P. GENTY, GRILLOT DE GIVRY, Dr H. GRORICHARD, A. HAATAN, A. JOUNET, JULEVNO, JULES LERMINA, LE LEU, Y. NEL, Dr PAPUS, Dr J. RÉGNAULT, P. RIMORI, SÉDIR, SOUDBA, TIDIANEUQ, G. TRARIEUX, Dr VERGNES, WARRAIN, O. WIRTH.

La REVUE PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS en un FASCICULE in-8 carré de 64 pages, avec de nombreuses ILLUSTRATIONS HORS ET DANS LE TEXTE, et sous COUVERTURE ILLUSTRÉE.



L'ÉPÉE MAGIQUE



ESSAI-TENTATIVE

d'adaptation des Lois Musicales

A

une clef des Lois Universelles

Relato refero — et pourtant je voudrais attirer votre attention sur quelques analogies intéressantes et même hasarder l'affirmation que, dans la *Science* de la Musique, se trouve une clef non à « L'Enigme de l'Univers, » mais bien au *Mécanisme* de cette Enigme.

La Loi qui gouverne le mouvement, la formation et l'équilibre du système planétaire me paraît être identique à celle qui régit les rapports de la lumière, de la chaleur et du son, c'est-à-dire l'harmonie occulte qui régit tout, parce que je crois y voir la même séquence naturelle d'harmoniques.

L'Échelle la plus connue et la plus précise est celle de l'acoustique, pourquoi ne pas s'en servir comme point de départ pour une analyse des gammes d'autres systèmes ou d'autres modalités vibratoires. Ce serait donc un essai de transpositions qui aboutit à des correspondances surprenantes.

Mais je n'ai pas l'intention d'écrire un article, je désire

seulement vous soumettre quelques analogies et vous signaler quelques faits en leur donnant une interprétation ésotérique.

On peut définir l'harmonie comme étant l'accord ou la relation d'accords selon les nécessités d'équilibre gouvernant le rapport des intensités des vibrations.
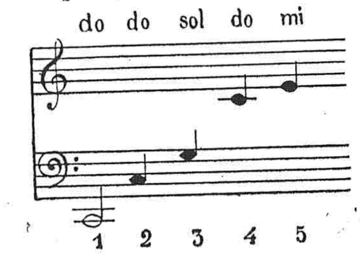
En dehors de la précision des nombres ces rapports ont une précision harmonique en ce sens qu'ils agissent d'un commun accord dû à leur relation les uns aux autres.

C'est dans les mathématiques de l'Idée que nous trouvons ce merveilleux accord. Tout ce qui agit en nous, autour de nous, par nous, obéit à une loi unique par laquelle la multiplicité la plus diverse et de mouvement apparamment opposé, se résout en une harmonie constante.
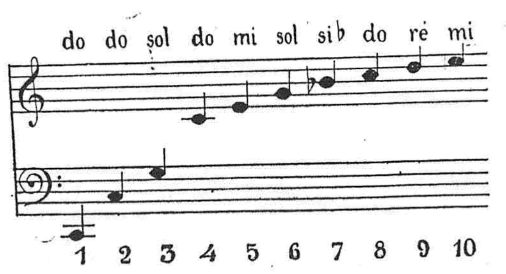
La première et la plus importante analogie entre la Musique et l'Absolu est la façon parfaite dont la multiplicité est contenue dans l'Unité. Nous savons tous qu'un son contient tous les autres.

Prenez par exemple :
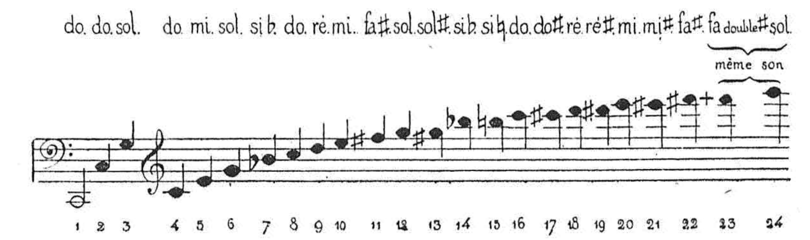
do — L'oreille la moins cultivée peut distinguer 3 ou 5 harmoniques, c. à. d. :



une oreille exercée entend :



En principe, il n'y a pas de limite aux harmoniques, mais en fait nous n'atteignons qu'une fraction si petite qu'à notre perception les vibrations se perdent les unes dans les autres.



La loi des harmoniques du monocorde établit la relation des consonnances.

L'ordre de la succession des harmoniques est une progression arithmétique et nous pouvons expliquer les rapports de vibrations de la manière suivante :

Si nous prenons par exemple do comme fondamentale, il a besoin de toute la corde pour vibrer.

Le 2e harmonique vibrant 2 fois aussi vite a besoin de la 1/2 longueur.

Le 3e harmonique vibrant 3 fois aussi vite a besoin de 1/3 longueur.

Le 4e harmonique vibrant 4 fois aussi vite a besoin de 1/4 longueur.

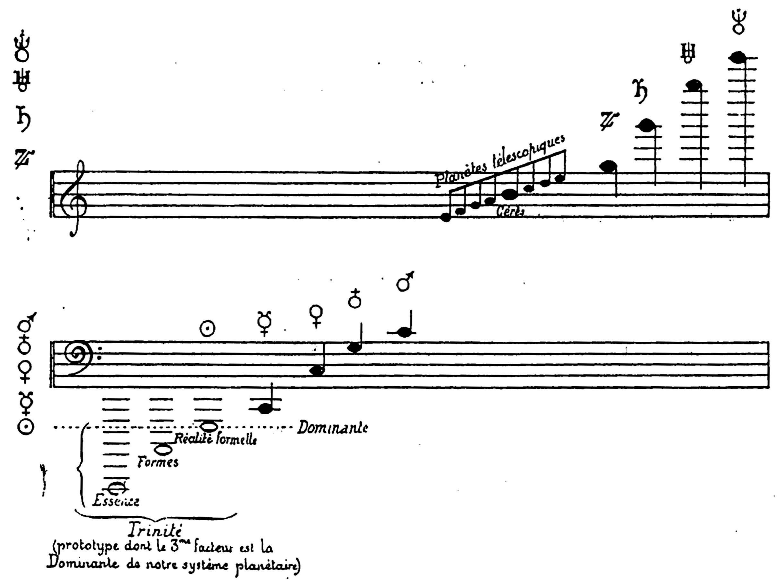
Le 5e harmonique vibrant 5 fois aussi vite a besoin de 1/5 longueur etc.

Cette analyse des vibrations sonores nous révèle non seulement les qualités harmoniques du phénomène vibratoire, mais nous apprend aussi : 1° l'accord parfait ; 2° la progression diatonique et par extension la chromatique, et 3° l'ordre des modulations.

Les rapports et les distances entre les harmoniques d'un son et ceux des distances planétaires sont typiques. Si avec notre imagination nous tracions deux immenses portées à travers l'espace (1) et si nous prenions par

(1) Voir **Azbel. Loi des Distances et des Harmonies Planétaires.**

exemple le soleil comme troisième facteur d'une trinité fondamentale nous arriverions au résultat suivant :



Ceci nous donne non seulement une merveilleuse analogie au point de vue mathématique mais nous donne aussi comme résultat l'Accord Parfait Majeur.

Une autre analogie remarquable est celle du spectre solaire, c'est-à-dire les 7 couleurs (1) et les 7 notes (le caractère modulant du chiffre « 7 » est aussi éloquent que possible ; c'est lui qui prépare la modulation, c'est-à-dire l'entrée dans un monde harmonique nouveau).

Le son, comme la couleur, la lumière, la chaleur n'est qu'un phénomène vibratoire.

(1) Voir les vibrations correspondant aux 7 couleurs de l'arc-en-ciel selon Fresnel, Flambart, Lavignac, etc.

Rouge	483	000	000	000	000
Orange	513	000	000	000	000
Jaune	543	000	000	000	000
Vert	576	000	000	000	000
Bleu	630	000	000	000	000
Indigo	669	000	000	000	000
Violet	708	000	000	000	000

Selon d'autres physiciens parmi lesquels M. Crookes le spectre rouge commence à 450 trillons pour aboutir au violet avec 750 trillons.

Les couleurs sont les intervalles d'intensité spectrale comme les notes sont les intervalles d'intensité sonore.

D'après les plus récentes recherches, les vibrations sonores qui nous sont perceptibles vont de 32 à 32,768 (d'après d'autres savants de 32 à 76.000) à la seconde, c'est-à-dire de la note la plus grave d'un grand orgue à la note la plus élevée d'une petite flûte. Après ce nombre, le son disparaît pour faire place à des vibrations inconnues probablement celles de l'odorat et du goût, car les vibrations caloriques ne commencent qu'à 134 trillions à la seconde et ne deviennent lumineuses, c'est-à-dire visibles, que quand les vibrations ont atteint 483 trillions à la seconde.

Si nous voulons diviser ou plutôt mesurer cette distance par octaves nous trouverons que de la vibration 1 à la vibration 332,000,000,000,000 il y a 49 octaves.

Les premières 5 octaves nous sont imperceptibles. Le « do » de la 6e octave de 32 vibrations, est audible (do 8^ve basse) bien qu'il ne soit usité que comme renforcement. Pour distinguer un sens de tonalité nous ne pouvons pas aller beaucoup plus bas du « do » de 128 vibrations (do) de la 8e octave. Au « do » de la 10e octave 512 vibrations (do) nous atteignons le medium sonore (« sol » 768 vibrations). Cette octave contient le « la » du diapason.

A la 14e octave les sons musicalement perceptibles cessent. De la 14e octave à la 49e octave (332 trillions le son disparaît et réapparaît vers 281,000,000,000,000 comme vibration calorique. Donc à une distance approximative de 50 octaves, c'est-à-dire à une distance de 1000 milliards de vibrations (ce qui correspondrait à un mi *b*) « éclate le chant lumineux du soleil » déployant sa lumineuse gamme spectrale d'après la même loi que notre gamme musicale. C'est ainsi que le ton de mi *b* est

mathématiquement la tonalité spectrale dans laquelle se meut l'apparente harmonie de l'arc-en-ciel. Donc :

Le rouge correspond au mi *b*.
L'orange correspond au fa.
Le jaune correspond au sol (équilibre).
Le vert correspond au la *b*.
Le bleu correspond au si *b*.
L'indigo correspond au do.
Le violet correspond au re.

Pour faciliter l'adaptation transposons ceci dans le ton de do majeur.

rouge	orange	jaune	vert	bleu	indigo	violet
do	ré	mi	fa	sol	la	si

Si nous prenons les 3 couleurs fondamentales nous trouvons que :

Rouge correspond au Principe fondamental le Père,
Bleu au Fils,
Jaune à la relation du Père et du Fils, c'est-à-dire au Saint-Esprit,
et nous avons la *Trinité*.

Si nous prenons les 3 notes correspondantes à ces 3 couleurs nous trouvons

Rouge	Bleu	Jaune
(tonique ou fondamentale)	(dominante)	(mediante)
do	sol	mi

et nous avons *l'accord parfait majeur*.

Maintenant on peut interpréter toutes les notes de la gamme de la façon suivante :

1 do = Père-Unité. Principe fondamental. Essence actif masculin.

2 ré = (le dernier intervalle (1) obtenu dans une gamme diatonique).

(1) Voici les rapports vibratoires des intervalles d'une gamme majeure.

do	ré	mi	fa	sol	la	si	do
1	9/8	5/4	4/3	3/2	5/3	15/8	2

Dyade formant avec 1 l'indissoluble Androgyne.

Substance, passif, féminin, Mère ou Miroir, L'Opposé.

3 mi = Saint-Esprit, Amour, Harmonie, Equilibre. Relation.

4 fa = Nature, Manifestation, Matière.

5 sol = Fils, Raison divine, Verbe de Dieu.

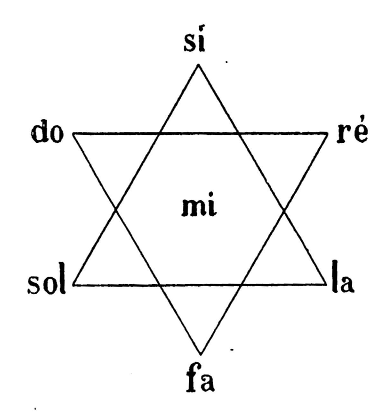
6 la = (Indigo, c'est-à-dire bleu et noir = Négation nécessaire) Sacrifice « Il fut crucifié, mourut, fut enterré ; il *descendit dans les Enfers* », c'est-à-dire le sacrifice de l'Esprit se plongeant dans la matière pour la régénérer.

7 si = (la note « *Sensible* » parce que par elle nous sommes inévitablement attirés vers la tonique d'une octave supérieure). Si (violet c'est-à-dire le bleu du Sacrifice Christique et le rouge du Principe Eternel d'Unité vers laquelle, inévitablement nous aspirons) représente l'Humanité accomplissant la Volonté Eternelle.

La Gamme majeure se compose de 2 tétracordes disjoints :

do ré mi fa — sol la si do

Donc voici le pentacle de l'involution et de l'évolution selon les notes et l'interprétation donnée ci-dessus.



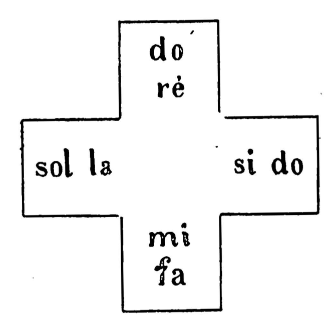
do et ré forment le Tout Divin = Dieu à la fois Etre et Non Etre.

mi = est l'équilibre.

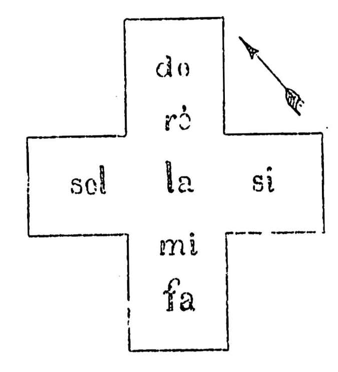
fa = est l'opposé de Dieu en tant que Matière.
sol et la = le Sacrifice christique que donne à
si = l'humanité la possibilité de remonter vers la Divinité.

Admettant cette interprétation, nous allons essayer de faire entrevoir les différentes combinaisons que l'on peut obtenir en disposant en forme de croix les deux trétracordes qui forment l'octave.

L'octave entière donne la croix aux quatre branches égales.

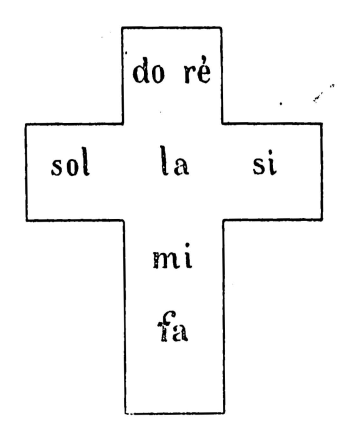


Mais comme le dernier do de l'octave n'est que la récapitulation du premier et est sous-entendu, en le supprimant, on obtient la croix dont la verticale est plus longue que l'horizontale.



L'Interprétation donnée plus haut admet que le do et le ré ne forment qu'un, en tant que Dyade sous ses

aspects, positif et passif, Etre et Non-être, donc la fusion de do et de ré nous donne la croix, dont la partie supérieure de la verticale s'abaisse sur l'horizontale.



Et ayant admis aussi que « mi » représente l'amour et « la » le sacrifice dicté par cet amour, leur fusion au centre de la croix, nous fait comprendre que le sacrifice rédempte l'amour et que l'amour glorifie le sacrifice ; nous arrivons par cette synthèse à la première croix, mais, celle-ci réduite et *formée de cinq carrés parfaits.*

do ré
sol
mi
la
si
fa

Un fait curieux est la relation attractive des Quintes répulsives en tant que contraire des Quartes (Je ne parle plus dans le sens d'application musicale.).

Relations attractives (Amicales) des Quintes
« do » = Père sous-entend « sol », Fils.

ré = Miroir (substance) appelle « la », Sacrifice.

mi = Saint-Esprit, Amour de Dieu se transforme en « Si », humanité, Amour pour Dieu.

fa = Matière dérivée de « do » Principe.

Relations inimicales des Quartes (qui ne sont que des Quintes renversées).

do = Père Essence dont l'antithèse est « fa » Matière.

ré = Mère substance dont l'antithèse est « sol » Fils-Intelligence.

mi = Amour cause du « la » Sacrifice.

fa = Matière matant et matée par « si » l'humanité, ce qui explique le triton.

Si bémol c'est-à-dire inférieur mais quarte juste = matière victorieuse :

Si bécarre, c'est-à-dire supérieure mais déséquilibré. Esprit victorieux par aspiration.

Il est impossible d'envisager les suggestions qui découlent de l'Étude de l'harmonie de l'Univers sans se sentir emporté avec enthousiasme vers l'Infini ou tout se révèle Ordre, Sagesse et Beauté et sans s'écrier comme Pythagore : « l'harmonie du monde et celle de la musique ne diffèrent pas ».

G. F. LANDSBERG.

LES

ÉPREUVES INITIATIQUES (1)

(Suite et Fin)

LA MAITRISE

Pour passer maître en un art, il faut le posséder à fond, en théorie non moins qu'en pratique. Si habile que soit un ouvrier, il ne conquiert, en effet, la maîtrise qu'en se montrant apte à enseigner, donc à expliquer et à justifier rationnellement les règles auxquelles tout artiste est tenu de se conformer. Savoir raisonner un art, c'est le posséder intellectuellement ; c'est le comprendre et en connaître tous les secrets. Cette connaissance approfondie caractérise le *Maître* dans tous les domaines de l'activité humaine. Le pouvoir d'exécution n'y est pas nécessairement lié, car le *Compagnon* qui *exécute*, s'abandonne passivement au génie inspirateur, sans s'attarder à une analyse, susceptible de paralyser son enthousiasme producteur. Le Maître, qui *conçoit* et *dirige*, fait exécuter par autrui, aussi les *vrais Maîtres* ne sont-ils plus de ce monde, où ils ne sont que très imparfaitement représentés par la vieillesse qui *sait*, mais *ne peut plus*.

Il n'y a impuissance, cependant, que sur le plan de la réalisation matérielle. Le présent échappe au Maître, à qui, en revanche, appartient l'avenir, qu'il prépare, sa pensée arrêtant le plan de la construction future.

---

(1) Voir les nos 49, 51, 53.

Imprimés dans l'Astral avec intensité, ses rêves prennent une consistance objective. Ils hanteront l'imagination des réalisateurs, qui, tout en croyant agir de propos délibéré, obéiront à une suggestion souvent lointaine, remontant à un passé plus ou moins reculé.

En Initiation, la Maîtrise correspond à un idéal si élevé, qu'il est toujours présomptueux de s'y croire parvenu. Nous ne sommes Maîtres que très relativement, par rapport à ceux que nous pouvons aider des conseils de notre expérience, pour les amener à réaliser à leur tour, les progrès que nous avons pu accomplir. Mais ce n'est qu'à titre de borgnes que nous pouvons diriger plus aveugles que nous. Ne pas se faire d'illusions sur soi-même, est une des caractéristiques de l'Initié aussi complet qu'il peut l'être en tant qu'individu. L'orgueil et la vanité disqualifient le pontife qui a la candeur de se poser en Maître.

***

Comment, en toute humilité, pouvons-nous cependant acquérir les qualités indispensables pour remplir tout au moins les fonctions de *contremaîtres*, par rapport à nos compagnons de travail moins expérimentés ? Voici, à ce sujet, ce que nous enseigne le rituel maçonnique :

Admis à passer Maître, le Compagnon est introduit en *Chambre du Milieu* en marchant *à reculons*. Tout se passe dans une complète obscurité, car il faut que le récipiendaire comprenne, qu'en dépit de l'illumination du second degré, il reste plongé dans des ténèbres opaques. Méfions-nous de ce que nous croyons savoir : notre science est illusion, et c'est à une absolue *désillusion* que nous conduit la Maîtrise.

Sachons *rétrograder*, si nous voulons y parvenir. Après s'être élevé au méridien, le soleil descend, pour disparaître sous l'horizon et parcourir le séjour des morts. Imitons-le symboliquement.

Nous voici sur le seuil de ce domaine inconnu ; la nuit intellectuelle s'est faite autour de nous et nul guide ne s'offre à notre pérégrination, hors l'*Etoile flamboyante* qui brille à l'Occident. Sans la perdre de vue, nous reculons en lui faisant face. Nos mains sont libres, comme au cours de notre cinquième voyage de Compagnon, alors que l'astre de la compréhension s'est révélé à nous. Cette fois, il doit nous éclairer sur la valeur de nos conceptions, qui ne peuvent correspondre à la réalité que d'une manière fort lointaine, si pénétrant que soit notre esprit et si lucide que se montre notre imagination. Nos idées sont des représentations, des images mentales, que nous nous *figurons* comme nous pouvons. Par rapport à la Vérité, à laquelle nous aspirons et que nous nous essayons à formuler de notre mieux, ce ne sont que de grossières *idoles*. Pour bien raisonner, il s'agit donc de n'être dupe ni des mots, ni même des idées, lesquelles ne sont jamais exprimables d'une manière parfaite. Partout nous sommes en présence de *symboles*, qui, sous les aspects les plus variés : objets, mots, idées, nous incitent à *deviner* leur sens caché. Envisagé dans tous les plans, l'Univers est le grand Sphinx au sein duquel tout reste énigmatique.

Après avoir compris qu'*Osiris est un dieu noir*, autrement dit, que ce qui paraît lumineux est en réalité fort obscur dans le domaine de l'intelligence, poursuivons notre recul. Il nous incombe d'accomplir, en sens inverse et sous terre, le quatrième voyage du Compagnon, celui que caractérisent la *Règle* et l'*Equerre*; car, si nous sommes édifiés désormais quant à la vanité de nos concepts, nous ne devons en être que plus fermement résolus à bien faire, donc à marcher droit et à réaliser l'idéal moral de la *Pierre cubique*. A l'incertitude angoissante qui s'impose à nous au point de vue intellectuel, nous devons opposer, en effet, une certitude absolue, en matière de conduite. Le désir profondément sincère et constant de bien agir est un talisman, figuré par la

Règle, qui permet de traverser la vie en toute sécurité. L'*Equerre* enseigne d'ailleurs à tout adapter aux nécessités de la construction sociale. La perfection n'est pas à chercher par rapport à soi-même, mais uniquement en vue de la concordance avec autrui. La *Pierre philosophale* ne saurait être mieux comparée qu'au cristal salin, qui, projeté dans une solution parvenue au degré suffisant de saturation, provoque la cristallisation de toute la masse. D'une manière analogue, le cube impeccable, aux angles rigoureusement droits, qui est le symbole de l'homme juste, détermine, de par sa seule action de présence, la transmutation attribuée par les Alchimistes à leur poudre de projection.

Mais, pour qu'elle puisse être transmuée, la masse passive doit avoir subi une judicieuse préparation. Elle doit avoir été soulevée à l'aide du *Levier*, que le Compagnon apprit à manier au cours de sa troisième année de voyage. Le futur Maître, qui ne s'illusionnera en rien, saura que nul poids mort ne résiste au vouloir initiatique (Levier), appliqué avec une rectitude absolue d'intention (Règle).

L'application, cependant, ne va pas sans discernement. Restant fidèles à la Règle, reprenons donc le *Compas*, comme lorsque nous eûmes à entreprendre le deuxième voyage du Compagnon. Distinguons nettement l'absolutisme subjectif inhérent à nos conceptions abstraites (Ligne droite, prolongeable à l'infini) de la relativité objective, circonscrite dans le concret (cercle imité dont nous occupons le centre); mais, sans rien confondre, traçons nos plans en nous aidant simultanément de la Règle et du Compas. Ainsi nous saurons diriger judicieusement les forces dont nous disposons ; les ouvriers s'inclineront devant notre compétence et ils nous obéiront.

Ce n'est pas tout : il nous reste à prouver notre maîtrise dans le maniement du *Ciseau* et du *Maillet*, nul ne pouvant cesser, de travailler à son propre perfectionnement. Pour commander à autrui en frappant du maillet (Marteau de Thor ou de Donar, Jupiter tonnant des Scandinaves et des Germains), il faut tout d'abord se commander à soi-même de manière à être obéi.

***

Jusqu'ici le Compagnon reculait en se guidant sur l'Etoile flamboyante, qui ne cessait de luire à l'Occident. Or, voici que les feux de cet astre s'éteignent : l'obscurité devient absolue, comme si un bandeau interceptait la vue du futur Maître redevenu Apprenti. Désormais, il ne peut plus se diriger qu'à la faveur d'une clarté intérieure, qu'il doit avoir emmagasinée en lui.

Le voici environné de flammes qui ne sauraient l'émouvoir, car il se sait pur. La chaleur qui le pénètre ne peut donc que le faire participer au pouvoir qui rayonne du centre de la Terre. Pluton met à son service le *Feu* infernal, qui préside au développement et à la croissance des êtres.

Au sortir de la fournaise, l'Initié rencontre le Styx aux flots tumultueux. Il entre dans l'*Eau*, sans hésiter, et gagne à la nage la rive opposée, en dépit du formidable courant qui entraîne tous les faibles. Ayant repris terre, il s'engage au milieu d'une furieuse mêlée. Des êtres acharnés à se détruire, se combattent autour de lui sans trêve ni merci : c'est la lutte pour la vie, sur laquelle est basée l'existence objective. L'Initié s'en désintéresse : il passe et les combattants stupéfaits ne s'attaquent pas à lui.

Du reste, il ne tarde pas à gagner des hauteurs où le calme renaît ; la solitude y semble même absolue ; mais soudain une tempête se déchaîne : un vent, qui est celui de l'Esprit, arrache l'Initié du sol et le transporte à travers l'*Air*, pour le déposer à l'entrée d'un goufre qui s'enfonce sous *Terre*

Descendons avec lui de profondeurs en profondeurs,

car il faut que nous approfondissions tout ce qu'il est possible d'approfondir. Tout cependant a une fin, même le recul du candidat à la Maîtrise, qui, lorsqu'il se retrouve dans le tombeau où il fut enfermé au début de sa première initiation, est admis à se retourner, autrement dit à se reconnaître.

Où est-il ? Non plus dans l'étroit caveau, où il dut mourir isolément pour renaître à la vie initiatique, mais dans une vaste chambre, où la blancheur de squelettes phosphorescents tranche seule sur le noir des parois. C'est un lieu de réflexion où sont réunis les Maîtres encore vivants et tout ce qui reste de ceux qui ne sont plus. Le recueillement est profond, car l'assemblée, en deuil, pleure le Maître par excellence, celui qui possédait tous les secrets, et que trois mauvais Compagnons ont traîtreusement assassiné.

L'impétrant a-t-il connaissance de ce forfait ? Ignore-t-il comment Hiram, l'architecte du temple de Salomon, périt victime de son refus de livrer indûment le secret des Maîtres ?

Le récipiendaire est soigneusement examiné. S'il a toujours travaillé consciencieusement, ses mains sont pures et nulle trace de sang ne se relève sur son tablier. Il est dès lors à présumer qu'il n'a été en rien complice du meurtre symbolique dont les Maîtres se montrent consternés.

Mais comment le Compagnon pourrait-il être coupable ? Hélas ! Il aurait pu se rendre responsable de la mort d'Hiram sans en avoir conscience. Hiram n'est autre que l'incarnation de l'esprit maçonnique. Or, si cet esprit est immortel en tant qu'esprit, sa manifestation objective n'est que trop facilement obscurcie De même que le soleil ne luit pas en permanence sur le même horizon et avec la même intensité, de même l'astre de la lumière spirituelle subit des alternatives et des éclipses dans sa mise en rapport avec les intelligences. Lorsque des obstacles s'opposent au rayonnement de cette

clarté, elle ne saurait en être affectée dans sa source, mais elle ne vient plus jusqu'à nous, et nous sommes plongés, soit dans la pénombre, soit dans des ténèbres, plus ou moins complètes. Nous disons alors qu'Hiram est mort, tué par les mauvais Compagnons.

Ceux-ci figurent trois vices, plus particulièrement anti-initiatiques. Le premier est une infirmité de l'esprit et se nomme *Ignorance* ou incapacité de comprendre. Le second procède d'une étroitesse du cœur et se traduit par le *Fanatisme* et l'intolérance sectaire. Le troisième enfin est d'ordre matériel, car il s'inspire de calculs intéressés et correspond à l'*Ambition* dans ce qu'elle a de bas et de personnel.

Tant qu'un ouvrier d'intelligence bornée travaille de son mieux, avec docilité, sans prétendre à la Maîtrise, il reste bon Compagnon et a droit au salaire de son grade. Mais, moins nous comprenons, plus nous croyons savoir ; nous en arrivons même à nous imaginer que nous sommes assez instruits et nous prétendons passer Maîtres. Et lorsque notre avancement nous est refusé, nous crions à l'injustice, nous nous révoltons et nous frappons Hiram avec notre *Règle*, c'est-à-dire avec notre logique intransigeante, qui porte à faux, parce que insuffisamment éclairée (le compas n'est pas joint à la Règle). Notre dogmatisme étroit, limité à ce que nous croyons comprendre, s'attaque à la tradition, pour la mutiler en la défigurant.

Avoir une conviction inébranlable est un avantage pour celui qui agit. — Que le Compagnon se berce donc de certaines illusions, ce n'est pas un mal, car c'est souvent nécessaire. Mais tout se gâte, lorsque l'ouvrier trop sûr de lui-même veut se poser en Maître. Se croyant en possession de la vérité. il veut imposer son opinion et prend en haine quiconque refuse de la partager. Du coup, il se transforme en mauvais Compagnon, et c'est lui qui frappe Hiram avec un instrument de fer (Equerre ou Pince).

Mais la Tradition résiste. Le vandalisme de l'incompréhension n'a pu l'atteindre que dans sa manifestation extérieure, dans sa forme expressive, condamnée comme irrationnelle par les pseudo-réformateurs, incapables d'en discerner la raison d'être. L'intransigeance doctrinaire, tout en causant beaucoup de mal, ne parvient pas non plus à tuer la tradition, qui s'affirme, alors même qu'elle a été faussée dans l'application de ses principes. Tout n'est perdu que lorsqu'Hiram est frappé au front d'un coup de maillet. Un misérable qui ne pense qu'à lui s'est alors emparé du commandement. Il substitue l'arbitraire à l'équité prescrite par l'Equerre. La construction dès lors est arrêtée : il n'y a plus de direction, les ouvriers sont en desarroi, car le Maître est mort !

Il est tué, non par des ennemis du dehors, mais par ses propres ouvriers, par des Compagnons impatients de passer Maîtres sans y être qualifiés.

Si nous cherchons ces malfaiteurs parmi ceux qui se disent initiés, nous distinguerons sans peine :

1° Les *ignorants*, qui croient tout savoir et condamnent comme inepte tout ce qu'ils ne comprennent pas ;

2° Les *fanatiques*, qui persuadés qu'ils possèdent seuls la vérité, poursuivent d'une haine aveugle quiconque ne pense pas comme eux.

3° Les *ambitieux*, qui, exploitant l'initiation à leur profit personnel, tombent dans le charlatanisme et s'attachent à duper les naïfs, quand ils ne poussent pas la perversité jusqu'aux œuvres de magie noire.

* * *

Comme l'Initiation s'adresse à des hommes, et non à des dieux ou à des héros elle a dû prévoir les faiblesses humaines, et se précautionner contre la corruption qui menace sans cesse la pureté de ses principes. Elle admet même que les principes fondamentaux peuvent être entièrement perdus de vue, d'où résulte une confusion qui semble irrémédiable.

C'est alors que ceux qui ont conscience du mal se réunissent pour pleurer Hiram, pour déplorer ce qui existe tout en se représentant ce qui devrait être.

La tradition étant perdue, il importe, pour la faire revivre, de retrouver, avant tout, son cadavre. Celui-ci ne peut subsister que sous forme de superstitions. Soyons donc très attentifs aux vestiges du passé. Fouillons les ruines, les tombeaux ; recueillons les croyances absurdes, qui se perpétuent en dépit de tous les rationalismes. Ce sont là les débris du corps d'Osiris, qu'après de longues recherches, poursuivies à travers le monde, Isis sut pieusement rassembler. A son exemple, reconstituons le corps de la tradition morte. Voyageons infatigablement à cet effet, en nous appropriant tout ce qui a pu servir d'expression à la *Parole perdue*. Lorsque les symboles incompris et les rites tombés en désuétude auront été coordonnés en un ensemble harmonique, le cadavre d'Hiram sera retrouvé.

Pour le galvaniser, il faudra former une chaîne magique, autrement dit, une pile de dynamisme vital. La force collective extériorisée à son profit ranimera Hiram, qui ressuscitera en la personne du Maître définitivement admis dans la chambre du Milieu.

Cette résurrection implique identification de chaque nouveau Maître transitoire avec le Maître permanent, symbolisé par Hiram. Renoncer à soi-même, donc à tout ce qui est individuel, étroit et inférieur, est la condition préalable d'une pareille identification, par laquelle l'homme serait bien près de se diviniser.

Dans ces conditions, qui donc oserait prétendre qu'il est parvenu à la Maîtrise ? Se faire une juste idée de cet idéal est déjà très beau. Ce qui caractérise le Maître, c'est d'ailleurs qu'il ne se fait pas d'illusions, sur lui-même moins encore que sur n'importe quoi ! Alors, tâchons tout au moins d'être Maîtres à ce modeste point de vue.

Oswald Wirth,
Directeur du « Symbolisme ».

LES

CLEFS DE LA MATHÈSE (1)

LES NOMBRES GÉOMÉTRIQUES

J'avais promis, dans une étude qui parut l'an passé dans les pages de cette vaillante revue, sous le titre : *Quelques secrets du nombre* 36, de donner des notions suffisantes de géométrie numérale ; je tiens aujourd'hui cette promesse.

Je vous affirme à nouveau, si vous désirez posséder au moins de solides et utiles notions sur la Science des Nombres, que la connaissance des Nombres géométriques vous est indispensable, au moins dans ses données fondamentales et essentielles et que si cette connaissance vous manque, malgré toute votre bonne volonté vous n'irez pas loin dans l'arithmosophie.

J'ai déjà prouvé, dans ma *Symbolique des Chiffres restituée par les correspondances*, qu'il n'y a pas de symbolisme mathématique complet possible, sans la notion des liens qui unissent le triangle et le carré au cercle ; j'ajouterai ici que tout chercheur qui veut approfondir la symbolique numérale, doit être suffisamment versé dans la connaissance des divers aspects que peut revêtir un même Nombre, 36, par exemple, parce que les différentes formes de ce Nombre sont ce qui constitue l'EXTERNE de sa véritable individualité, de même que les formes d'une vache diffèrent de celles d'un éléphant et encore davantage d'une baleine ou d'une tortue.

(1) Voir les nos 49, 51, 53.

Puisque j'ai assumé la tâche de présenter à votre vue spirituelle les éléments capitaux de la Mathèse, mon devoir est de vous les exposer sous la forme la plus simple et la plus facile à saisir par tous ; je ne demande donc à mes lecteurs qu'une faible idée du calcul rudimentaire pour me lire et j'espère que tout lecteur de bon vouloir me suivra sans peine, car il ne faut qu'un peu d'attention.

Ne vous effrayez donc pas des graphiques géométriques que vous allez voir et encore moins des séries de Nombres, vous allez voir comme tout cela est simple, et, j'ose vous l'affirmer sans crainte, amusant.

I

LES NOMBRES TRIANGULAIRES

Les Nombres géométriques qui peuvent être figurés par des points sur une surface plane, sont appelés Nombres-plans ; ils sont de deux sortes, ou formés par des lignes droites ou formés par des lignes courbes.

Les Nombres formés par des lignes droites sont *angulaires*, ceux formés par des lignes courbes sont *circulaires*. Voyons d'abord les premiers.

Les Nombres *triangulaires* sont ainsi appelés, parce qu'on peut les représenter dans des triangles, en les figurant par des points comme vous allez le voir.

On les représente ordinairement par des triangles dont les trois côtés sont égaux (*équilatéraux*) comme ceci :

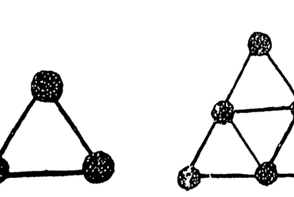


Fig. 1

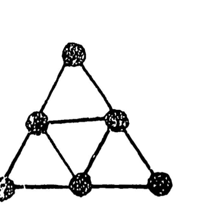


Fig. 2

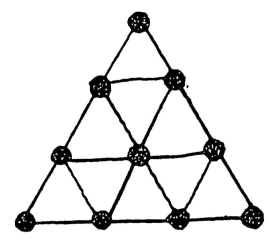
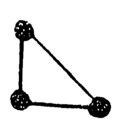
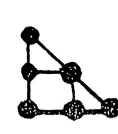
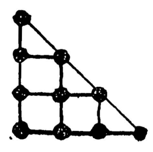


Fig. 3

Mais on les représente aussi parfois par des triangles rectangles comme ceci :


Fig. 4


Fig. 5


Fig. 6

Au fond, c'est la même chose ; observez que les figures 1 et 4 ont *trois* points, les fig. 2 et 5 ont *six* points et les fig. 3 et 6 ont *dix* points.

Remarquez aussi que dans les fig. 3 et 6 par exemple, chaque côté des triangles comprend *quatre* points.

Cette observation est très importante à retenir pour bien comprendre la formation de tous les nombres géométriques construits par des lignes droites.

En effet vous allez voir que dans tous les nombres plans angulaires, chaque côté de la figure comprend le même nombre de points qui symbolisent autant de fois l'Unité numérale.

Ainsi, les fig. 1 et 4 comprennent *trois* points, elles symbolisent donc le nombre triangulaire TROIS.

Les fig. 2 et 5 qui comportent six points symbolisent le nombre triangulaire SIX.

Les fig. 3 et 6 qui comprennent dix points, symbolisent le nombre triangulaire DIX.

Remarquez que hormis l'Unité, le premier nombre triangulaire est 3, le second 6, le troisième 10.

Vous voyez que les fig. 2 et 5 ont trois points ou unités de plus que les fig. 1 et 4 et que les fig. 3 et 6 ont quatre points de plus que les fig. 2 et 5.

Vous saisissez déjà la loi de composition des nombres triangulaires. Ainsi, 3 étant le premier nombre ; $3 + 3 = 6$ est le second triangulaire et $6 + 4 = 10$, le troisième triangulaire.

Bien, suivez-moi toujours, nous touchons à quelque chose de capital.

Remarquez que
$$3 = 1 + 2$$
$$6 = 1 + 2 + 3$$
$$10 = 1 + 2 + 3 + 4$$

Or, si l'on ajoute 5 à la série $1 + 2 + 3 + 4$, on aura $15 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5$ si l'on ajoute 6, on aura 21, etc... Vous voyez donc que la suite naturelle des nombres ou série numérale peut vous donner successivement tous les nombres triangulaires.

Par exemple le nombre triangulaire 36 se forme ainsi :
$$1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8 = 36$$

Si à un nombre triangulaire vous ajoutez le nombre qui suit le dernier de la série numérale qui l'a formé, vous obtenez le nombre triangulaire suivant, par exemple, le dernier nombre de la série qui forme 36 est 8, or si à 36 vous ajoutez 9, vous avez 45 autre nombre triangulaire.

Vous voyez comme c'est simple.

Remarquez que le nombre 6 par exemple a trois points à la base de ses triangles figuratifs, que le nombre 10 a quatre points à la base de ses triangles ; le nombre 36 aura donc *huit* points à la base des triangles qui le figurent et le nombre 45 en aura *neuf* à la base des siens.

L'on voit donc que tous les points qui composent figurativement un nombre triangulaire quelconque, s'accroissent successivement d'une unité par ligne en descendant de ligne en ligne de la pointe du triangle figuré, jusqu'à sa base.

De telle sorte qu'on peut toujours ajouter sous le triangle une ligne nouvelle qui aura un point de plus que celle de l'ancienne base, pour former un nombre triangulaire nouveau.

Tout nombre triangulaire est donc formé par une suite numérale dont j'appelle tous les nombres, les *éléments constitutifs* de ce nombre triangulaire, parce qu'ils le forment.

Ainsi 10 a pour éléments constitutifs ou formatifs les nombres 1, 2, 3 et 4.

Ici, il faut observer, et ceci est encore très important, comme vous le verrez plus loin, que puisque tous les nombres triangulaires sont successivement formés par la suite numérale, 1, 2, 3, 4, etc., etc., l'unité est la différence de 1 à 2, de 2 à 3, de 3 à 4, etc.

L'idée que les nombres triangulaires sont formés par des séries d'éléments constitutifs dont la différence est l'unité est à retenir, car vous allez voir que tous les nombres plans angulaires résultent en définitive, d'une *différence* que j'appelle *radicale*, et qui n'est autre que la Loi qui permet de grouper les éléments constitutifs d'une série donnée pour en former un Etre numérico-géométrique caractéristique, qui peut être considéré par l'intellect, comme EFFET produit par un concours de circonstances mathématiques, nettement déterminées.

Retenez donc bien les deux notions ci-dessus qui vont se démontrer sans peine et de mieux en mieux :

1° Tout nombre triangulaire (et aussi carré, etc...) est formé par une série d'*éléments constitutifs*.

2° Tous les éléments constitutifs d'une même série proviennent d'une seule *différence radicale*.

NOTA. — Il existe des moyens rapides et faciles de trouver tel nombre triangulaire quelconque dont la base est donnée, par exemple, si l'on veut savoir quel est le triangle numérique dont la base est 36, par un calcul très simple, on trouve que c'est 666, sans avoir besoin d'additionner tous les nombres de 1 à 36.

Si le côté calcul intéresse un nombre suffisant de lecteurs, je donnerai ces procédés qu'on peut d'ailleurs trouver dans les traités d'arithmétique supérieure, mais le plus souvent exprimés par des formules algébriques.

II

Les nombres carrés

Chers lecteurs, vous voyez que tout ce que je viens de vous montrer est bien facile à saisir, il n'y a plus aucune difficulté nouvelle et vous allez comprendre la suite sans effort ; les anciens grecs savaient tout cela et beaucoup d'autres choses merveilleuses que vous pouvez apprendre comme eux ; étudiez donc en vous amusant les fondements de la Science des Nombres afin de sortir du cercle des redites perpétuelles et de savoir du nouveau ou du rénové, comme il vous plaira.

Les nombres carrés sont bien connus en arithmétique vulgaire et dès l'école primaire, l'on en saisit l'importance pour le calcul usuel et les nécessités de la vie.

On sait que tout nombre qui se multiplie par lui-même donne comme produit un carré.

Ces nombres sont les plus faciles à représenter géométriquement et les fig. 7, 8 et 9 symbolisent parfaitement les nombres carrés, *quatre*, *neuf et seize*.

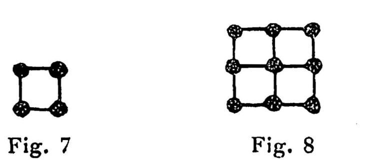


Fig. 7 Fig. 8

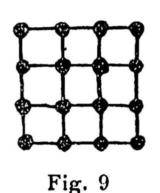


Fig. 9

On voit ici encore que les côtés d'un nombre carré ont tous le même nombre de points, mais de plus, que si le carré est *seize*, produit de 4 × 4, chaque rangée de points est de *quatre* et qu'il y a *quatre* rangées ; il y a donc autant de rangées de points qu'il y a de points par rangée dans chaque nombre carré, ceci est la caractéristique géométrique des nombres carrés.

Voyons maintenant quelques-uns de ces nombres.

$1 \times 1 = 1$	$2 \times 2 = 4$	$3 \times 3 = 9$
$4 \times 4 = 16$	$5 \times 5 = 25$	$6 \times 6 = 36$

Les nombres 1, 4, 9, 16, 25, 36, sont donc les premiers carrés numériques.

Or, remarquons maintenant que

$1 + 3 = 4 \qquad 1 + 3 + 5 + 7 = 16$

$1 + 3 + 5 = 9 \qquad 1 + 3 + 5 + 7 + 9 = 25$

$1 + 3 + 5 + 7 + 9 + 11 = 36.$

Ici, l'on voit que c'est la suite naturelle des nombres impairs qui forme successivement tous les nombres carrés.

Or, observez que la différence de 1 à 3 est *deux* comme de 3 à 5, de 5 à 7, etc..., tous les nombres impairs considérés dans leur succession naturelle ont donc une unique *différence radicale* qui est deux, différence qui est la raison de l'existence mathématique de tous les nombres carrés et la *Loi intime* de cette catégorie de nombres et les nombres impairs forment les *éléments constitutifs* de tous les nombres carrés.

Observons maintenant que tous les nombres triangulaires ont la curieuse propriété de former tous les nombres carrés à partir de *quatre*.

Ainsi, $4 = 1 + 3 \quad 9 = 3 + 6 \quad 16 = 6 + 10$

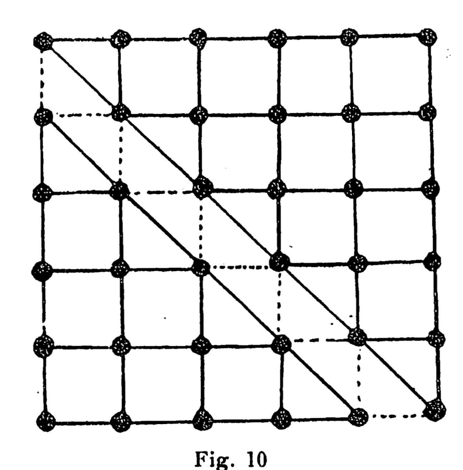


Fig. 10

Le nombre 36 en tant que carré est formé par les triangulaires 15 et 21 comme on peut le voir par la fig.10 qui montre la réunion des deux triangles 15 et 21.

Vous concevez pourquoi l'on représente les nombres triangulaires, soit par des triangles équilatéraux, soit par des triangles rectangles ; ces derniers groupés comme ci-dessus permettent d'obtenir la figure du carré, tandis que deux triangles équilatéraux qui se suivent, lorsqu'ils sont juxtaposés donnent la figure du losange.

Cette curieuse propriété des nombres triangles, de former ceux carrés, était, chez les anciens, le fondement d'un important calcul des Puissances ; ceci dit en passant.

Retenez bien que les *éléments constitutifs* des nombres carrés sont les nombres impairs et que leur *différence radicale* est *deux*.

III

Nombres pentagonaux, hexagonaux, etc.

Arrivés à ce paragraphe, je dois m'expliquer davantage sur les types géométriques des nombres plans dont je vais continuer la description.

Si le triangle a trois angles, il a aussi trois côtés, de même que le carré qui a quatre côtés a également quatre angles, tout le monde sait cela, mais ici, il faut remarquer que toute figure formée de lignes droites a AUTANT D'ANGLES QUE DE LIGNES. Une figure formée de cinq lignes aura donc cinq côtés et cinq angles, on la nommera *pentagone*, qui veut précisément dire en grec : *cinq angles* ; si une figure a six côtés, on la nommera *hexagone*, c'est-à-dire, en grec, *six angles*, si elle a sept côtés : *heptagone* ; si elle en a huit : *octogone*, etc.

Il est naturel que le premier nombre pentagonal soit *cinq* ce que représente la figure 11 .

La fig. 12 représente le nombre pentagonal *douze* ; vous voyez que le grand pentagone a trois points par

côté, tandis que dans la fig. 11, il n'y a que deux points par côté.

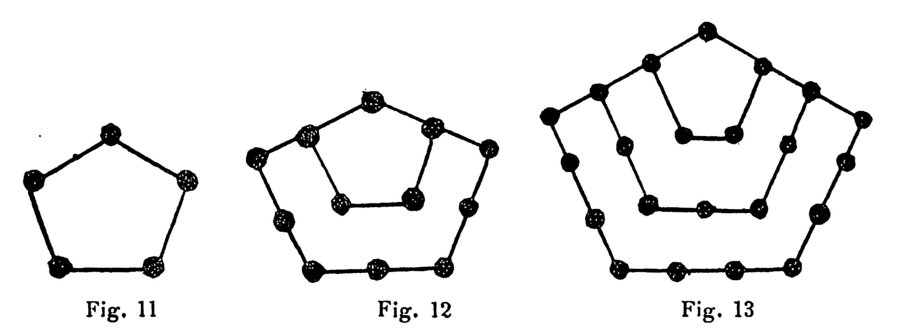


Fig. 11 Fig. 12 Fig. 13

La fig. 13 montre quatre points par côté pour le grand pentagone qui englobe les deux précédents, comptez les points, il y en a *vingt-deux* ; ce nombre est donc pentagonal.

Les nombres pentagonaux sont formés par la réunion d'*éléments constitutifs* de même que les nombres précédemment expliqués ; ils ont donc comme loi, une différence radicale : voyons cela.

$5 = 1 + 4$ $12 = 1 + 4 + 7$

$22 = 1 + 4 + 7 + 10$

Or, la différence de 1 à 4 est la même que de 4 à 7 et de 7 à 10 et cette différence est 3 ; donc pour trouver la série de nombres qui forment tous les pentagonaux, il faut ajouter trois à chaque nombre obtenu à partir de l'unité.

$10 + 3 = 13$ $13 + 3 = 16$ $16 + 3 = 19$ $19 + 3 = 22$, etc.

donc la série 1, 4, 7, 10, 13, 16, 19, 22 etc., génèrera tous les nombres pentagonaux ; voici comment.

$1 + 4 = 5$ $1 + 4 + 7 = 12$, etc., etc...

Vous le voyez, la différence radicale détermine la série, celle-ci le nombre géométrique.

Remarquez à présent que les nombres triangulaires sont formés par une série ayant pour différence radicale le nombre 1 à partir de l'unité.

La série des éléments constitutifs de tous les carrés a pour différence radicale le nombre 2, toujours à partir de l'unité.

La série des éléments constitutifs des nombres pentagonaux a pour différence radicale le nombre 3 ; donc, à mesure que le nombre géométrique s'accroît d'un côté, la différence radicale s'augmente d'une unité, il s'ensuit que le nombre hexagonal qui a six côtés a pour différence radicale le nombre 4

Or, nous pouvons déjà savoir quels seront les éléments constitutifs d'un nombre qui aura une quantité de côtés choisie à volonté. Soit 12 côtés. On appelle cette figure le dodécagone ; ici le nom importe peu, mais la règle ; vous allez voir comme elle est simple, et combien il est facile de faire d'amusantes remarques avec un peu d'attention.

Un triangle a 3 côtés et la différence radicale des éléments de tout nombre triangulaire est 1.

Or $3 - 1 = 2$.

Un carré a 4 côtés et la différence de ses éléments constitutifs est 2 ; or $4 - 2 = 2$.

Un pentagone a 5 côtés et la différence de ses éléments est 3 ; or, $5 - 3 = 2$.

Il y a donc un nombre, toujours le même, qui établit la différence qui est entre le nombre de côtés et celui qui exprime la *loi* ou différence radicale et ce nombre est 2 puisqu'en soustrayant la différence radicale du nombre des côtés vous trouvez toujours 2. — Donc, il suffira, pour trouver la différence radicale d'un nombre quelconque, de retrancher 2 de la quantité ou somme de ses côtés.

Soit un nombre géométrique de 12 angles ou côtés.

$12 - 2 = 10$ qui est la différence radicale.

Or, $1 + 10 = 11$, quantité qui, jointe à l'unité, redonne le nombre 12, premier nombre dodécagonal, le second sera $1 + 10 = 11 + 10 = 21$.

$1 + 10 + 21 = 32$

Vous voyez que l'Unité joue un grand rôle dans les nombres géométriques, elle est le point de départ de chacun d'eux, leur racine et le SUPPORT DE LEUR EXISTENCE, il en est de même pour l'Unité métaphysique qui soutient l'existence de tous les êtres de notre vaste Univers.

Mais, voyons la formation des nombres hexagonaux et appliquons leur la petite règle ci-dessus.

Ces nombres ont 6 angles et côtés, donc, $6 - 2 = 4$ $1 + 4 = 5$ $5 + 4 = 9$ $9 + 4 = 13$, etc., l'on obtient la série 1, 5, 9, 13, etc.

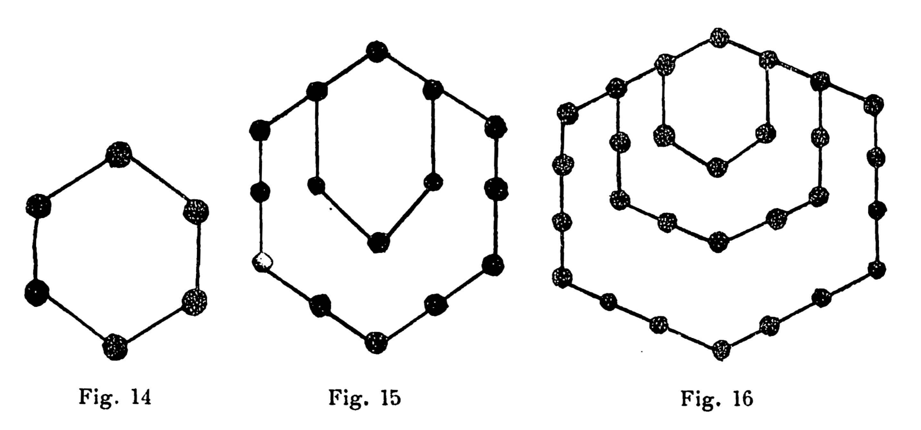


Fig. 14 Fig. 15 Fig. 16

Or, $1 + 5 = 6$, nombre de la fig. 14.

$1 + 5 + 9 = 15$, nombre de la fig. 15.

$1 + 5 + 9 + 13 = 28$, nombre de la fig. 16.

Vous comprenez bien maintenant, par quel procédé se forment les nombres plans angulaires et vous êtes à même de trouver par vous-mêmes, tel nombre que vous voudrez.

Remarquez cependant encore que le premier nombre de chaque type détermine la quantité des côtés de tous les nombres d'une même catégorie ou figure géométrique.

Ainsi le nombre hexagonal a six côtés ; le premier de ces nombres sera donc 6. (fig. 14).

Les nombres hexagonaux sont très importants, d'abord, parce que cette figure est très répandue dans la nature, ensuite, parce que ces nombres forment une suite de nombres *triangulaires*, alternativement pairs et impairs.

1. 6. 15. 28. 45. 66. 91. 120 etc....

Observez que si tous les hexagonaux sont triangulaires par contre tous les triangulaires ne sont pas hexagonaux.

Connaissant le mode de formation des nombres plans angulaires, il vous est maintenant facile de les déterminer à votre guise, et vous pouvez trouver les nombres heptagonaux, octogonaux, ennéagonaux, décagonaux, etc., qui ont 7, 8, 9 et 10 côtés.

Vous voyez que tout ceci n'est pas difficile à saisir, et l'épouvantail mathématique est devenu pour vous un joli jouet intellectuel capable de vous distraire en vous faisant passer d'agréables moments, je vais maintenant tirer des conclusions capitales de tout ce que vous savez dorénavant, aussi bien que moi.

Mais, comme ces conclusions sont très importantes et qu'elles vont d'ailleurs me fournir l'occasion de vous donner de nouvelles notions sur les progressions et proportions arithmétiques, je les réserve pour le prochain article. Relisez donc celui-ci et exercez-vous à trouver quelques nombres géométriques en les dessinant et calculant, commençant par les plus simples, parce que sans la pratique, les notions les plus faciles et les plus intéressantes, courent grand risque de s'oublier bien vite. De plus, ce n'est pas fini ; il me reste encore à vous dire quelque chose des nombres circulaires et des nombres solides afin que vous possédiez une connaissance suffisante des nombres géométriques ; après, nous aborderons ensemble une autre face de la Mathèse qui ne sera pas la moins curieuse, je vous l'atteste.

ALFÉGAS.

LE

PHILOSOPHE ALLEMAND JACOB BŒHME [1]

(1575-1624)

Telle est, dans son achèvement, la nature éternelle, révélation du mystère divin. Elle porte en elle trois principes, qui sont comme les trois raisons ou fondements de détermination issus du rien primordial. Le premier principe est le fond des trois premières qualités, ou de la nature livrée à elle-même. C'est l'obscur ou le feu latent, qui attend l'étincelle pour se manifester. Bœhme l'appelle d'ordinaire le feu. Le second principe est le fond des trois dernières qualités, c'est-à-dire de la forme ou expression de la sagesse idéale. C'est le principe de la lumière. Chacun de ces deux principes est éternel, et en un sens ils s'excluent l'un l'autre. Le feu n'admet aucune borne et dévore tout ce qu'on lui oppose. La lumière est l'absolu de la douceur et de la joie, la négation des ténèbres, le terme de toute aspiration. Celui-là est la vie du tout ou de l'infini indéterminé, celle-ci est la vie de Dieu ou de l'un excellent et déterminé. Cependant ni l'un ni l'autre de ces deux principes ne peut se suffire. En vain le feu veut-il être le tout : il n'est qu'une partie. En vain la lumière dédaigne-t-elle les ténèbres : elle ne se réalise qu'en se détachant sur l'obscur. C'est pourquoi un troisième principe est nécessaire, qui unisse le premier au second, de manière à produire l'existence véritable. Ce troisième principe est le corps.

---

(1) Voir les nos 49, 50, 51, 52, 53.

Par lui l'esprit s'incarne dans la matière et devient réel et vivant. Cette union du premier principe au deuxième n'est d'ailleurs pas une absorption complète, et les trois principes demeurent irréductibles. En effet l'opération qui range le feu sous les lois de la lumière n'anéantit pas le fondement même du feu. L'infini de la vie subsiste sous la forme de perfection qui la détermine. Le commandement divin ne s'adresse pas à des esclaves : il veut et trouve des êtres libres. Le feu, la lumière, le corps, c'est-à-dire la vie, le bien, et leur union dans un être réel : tels sont les trois principes de la nature divine.

Gardons-nous maintenant d'identifier cette nature avec le vrai Dieu. Si excellente qu'elle soit, la nature divine n'existe ni par elle-même, ni en vue d'elle-même. Elle est la réalisation des perfections que comprenait l'idée de la sagesse. Elle est la vierge éternelle descendue, à la voix de Dieu, des limbes du possible dans le paradis de l'existence actuelle. La nature va maintenant rendre grâces à son auteur en lui communiquant sa vie et son existence corporelle. La vierge éternelle, fécondée par l'esprit, enfante désormais ; et le fruit de ses entrailles est le Dieu personne, c'est-à-dire le Dieu qui non seulement se connaît lui-même et se possède, mais se répand en dehors de soi par l'amour et par l'action. Tandis qu'il plaçait devant lui, comme un miroir de sa volonté infinie, la sagesse éternelle ou idée de la divinité, Dieu ne se posait que comme trinité idéale, comme personnalité possible. En se donnant, dans la nature, un contraire vivant, et en pliant ce contraire aux lois de sa volonté bonne, Dieu s'engage dans une différentiation non plus idéale, mais réelle, et par là conquiert la personnalité effective, celle de la trinité chrétienne. La connaissance de soi ne confère que l'existence pour soi : seule l'action engendre l'existence absolue et achève la personnalité.

Or cette action est triple et pose trois personnes, cor-

respondant aux trois principes de la nature. Dieu est d'abord la volonté qui préside à la vie en général ou au feu éternel. En ce sens il est le Père, la puissance, la justice, la colère divine : il est comme la conscience de l'infinie activité vitale. Mais Dieu ne désire pas la vie pour la vie elle-même. Il veut la vie comme réalisation de l'idée, il veut engendrer la parole vivante. C'est pourquoi le Père donne naissance au Fils, lequel est la conscience du deuxième principe ou de la lumière, et veut la subordination de la vie au bien qui en est la raison d'être. Par le Fils, Dieu d'amour et de miséricorde, le feu de la colère est éternellement apaisé. Aussi le Fils est-il plus grand que le Père. Cependant l'existence de la volonté bonne en face de l'universelle volonté de vivre ne suffit pas à réaliser le bien : il faut que ces deux volontés se rapprochent et se concilient, et c'est ce qui a lieu dans une troisième conscience et une troisième personne, d'où découle le troisième principe, et qu'on appelle le Saint-Esprit.

Ainsi, en même temps qu'il forme la nature éternelle et grâce à l'activité même qu'il déploie en la formant, Dieu se pose véritablement comme Père, Fils et Esprit, sans abdiquer pour cela son unité. Par cela même que les trois réalisations de Dieu sont bien des personnes et nullement des choses, elles ne sont pas soumises à cette loi de l'espace et du temps, qui veut que l'unité soit incompatible avec la multiplicité. La personnalité admet la pénétration mutuelle ; bien plus, elle la suppose. Ce n'est que dans son union avec d'autres personnes qu'un être personnel peut se poser comme tel. En tant qu'un être se conçoit comme extérieur à d'autres êtres, il se pose dans l'espace et s'attribue l'individualité, cette ennemie de la personnalité véritable. L'égoïsme est la base de l'individualité : c'est le don de soi-même qui fait la personne.

La génération de Dieu est maintenant accomplie. Dieu est la personnalité parfaite réalisée dans trois personnes dont chacune est à la fois la partie et le tout. Ces trois personnes sont le Père ou conscience de la Force, le Fils ou conscience du bien, et l'Esprit ou conscience de l'accord qui s'établit en Dieu entre la force et le bien. Et en face de Dieu, comme son œuvre et sa gloire, se déploie la nature éternelle, où sont rivalisés tous les possibles dans la mesure où ils expriment la perfection divine.

Telle est la doctrine de Bœhme sur la naissance de Dieu. A travers les symboles théologiques et alchimiques dont elle s'enveloppe pour se manifester, n'est-il pas visible qu'elle a une signification et une portée philosophiques ? L'idée maîtresse de cette doctrine, c'est que la personne est l'être parfait et doit exister et que, par suite, toutes les conditions de l'existence de la personne doivent elles-mêmes être réalisées. De ce principe tout le reste découle. Personnalité, dit Bœhme, suppose pensée et action ; et pour penser et agir il faut être en rapport avec quelque chose d'opposé à soi. A la pensée il faut un objet qu'elle considère et qu'elle s'assimile ; à l'action il faut une matière qu'elle dompte et spiritualise. Cette loi est universelle, et la personnalité absolue elle-même ne saurait s'y soustraire sans contradiction. D'autre part, l'être absolu doit être cause de soi et ne dépendre de rien d'étranger à soi. L'Etre absolu doit donc, s'il veut être personne, tirer de soi un objet opposé à lui-même, auquel s'applique son intelligence et que modifie son activité. Il faut que la divinité une et infinie se transforme d'elle-même en une dualité, dont l'un des deux termes sera le Dieu véritable, l'autre la nature dont ce Dieu a besoin. Ainsi conçu comme sujet et agent en face d'un objet et d'une matière issus de son propre fond, Dieu a une tâche à remplir, à savoir la résolution de l'antinomie qu'il a créé en lui-même ; et par l'accomplissement de cette tâche il se réalise en tant que personne Son action, sa pensée, sa vie et son existence sont dès lors autre chose que l'ombre de la vie

et de l'activité humaine : ce sont les types parfaits dont l'existence des créatures ne nous offre que de pâles images.

Qu'est-ce que maintenant que ce système, où Dieu s'engendre lui-même en posant et surmontant son contraire ? N'est-ce pas cette antique doctrine de la nuit comme premier principe, que déjà Aristote condamnait chez ses devanciers ? Le premier être, disait Aristote, n'est pas l'imparfait, mais le parfait : dans l'ordre des phénomènes, le parfait est postérieur à l'imparfait ; mais dans l'ordre de l'être, c'est le parfait qui est le premier et l'absolu. La doctrine de Bœhme, jugée de ce point de vue, semble n'être qu'un anthropomorphisme ou un naturalisme. Il a observé, peut-on dire, que chez l'homme l'indétermination précède la détermination, que la lutte est la condition de la vie et du progrès, qu'une image est nécessaire à l'entendement et une matière à la volonté, que l'action de nos facultés consiste à s'assimiler des objets extérieurs ; et il a transporté à Dieu cette condition de l'existence humaine.

Lors même que ce jugement serait fondé, on ne saurait en faire une condamnation pure et simple. Le système de Bœhme ne s'appliquât-il en réalité qu'aux êtres finis, il ne serait pas pour cela sans importance. Il faut pardonner au théosophe de nous renseigner imparfaitement sur l'histoire de la trinité divine, si, croyant nous parler de Dieu, il nous parle de nous-même et nous en parle exactement. Ce grand principe, que la volonté est la base de la vie et de l'existence, et que la vie, à son tour, a, dans la liberté, sa fin et sa raison d'être, ne perdra rien de son intérêt pour ne concerner que le monde créé, au lieu de s'appliquer également au Créateur. Il est certain que ce système, dont la richesse est confusion, et dont l'éclat est fulguration aveuglante, recèle mainte observation modeste et fine de psychologue, mainte réflexion sensée et pratique de moraliste. Bœhme nous l'a dit : c'est au fond de sa conscience qu'il cherche

la divinité ; c'est parce que Dieu s'engendre en l'homme que l'homme peut connaître la génération divine. Quoi d'étonnant si sa connaissance de Dieu est surtout une connaissance de nous-mêmes ?

Il ne s'ensuit pas d'ailleurs que Bœhme soit un pur naturaliste. Sans nous complaire avec lui dans des spéculations sans contrôle possible sur la naissance et le développement de Dieu, nous pouvons du moins remarquer la différence qui existe entre sa doctrine et celle que repousse Aristote. Selon l'antique philosophie du chaos et de l'infini, la génération du parfait par l'imparfait était l'absolue réalité des choses. Pour Bœhme il n'y a pas en Dieu, en réalité, un avant et un après. C'est notre condition d'être finis, appartenant à la nature, qui nous oblige à considérer Dieu au point de vue de la nature et à nous représenter sa vie comme un progrès. Mais ce n'est pas tout. Le chaos des anciens était une nature donnée, une chose, la plus confuse et indéterminée qui se pût concevoir ; et c'était de cette chose que, par un développement nécessaire, on faisait sortir l'être déterminé et parfait. Le point de vue des anciens était objectif. A la chose entièrement indéterminée, Aristote oppose, sous le nom d'acte pur, la chose entièrement déterminée, tandis que le néo-platonisme, revenant à l'idée de progrès, pose comme premier être une unité qui, supérieure ou inférieure à l'intelligence et à la vie, innommable et inintelligible, paraît bien n'être encore que la chose, dépouillée, par le dernier effort de l'abstraction, de la dernière de ses qualités. Tout autre est le principe de notre mystique théosophe. Chrétien et spiritualiste, c'est à la personnalité sous sa forme la plus parfaite qu'il assigne le premier rang. Et du point de vue où il est placé, l'indétermination, l'infini, le rien ont un sens tout autre que dans la philosophie antique. Le rien n'est plus le manque de qualité et de perfection d'une chose qui ne peut exister que si elle est déterminée : c'est l'infinie fécondité d'un esprit qui est par sa puis-

sance même et que n'épuise aucune de ses productions. Négatif au point de vue externe de l'objectivité, le principe de Bœhme est au contraire absolument positif au point de vue intérieur de la vie et de la génération. En lui-même, ce principe n'est pas l'imparfait, mais le parfait ; et le progrès qu'admet Bœhme, en un sens d'ailleurs relatif à l'esprit humain, est un progrès dans la manifestation, non dans la perfection intrinsèque de Dieu. Le système du monde métaphysique a été retourné : ce n'est plus l'intelligence qui est suspendu à l'intelligible, c'est l'intelligible qui est suspendu à l'intelligence. Ce n'est plus le sujet qui tient de l'objet son existence, c'est l'objet qui existe par le sujet. Si cette substitution s'est produite, c'est que l'homme a découvert dans ce qui fait le fond du sujet, dans l'esprit et la volonté, un je ne sais quoi d'irréductible, qu'il a jugé plus réel dans son indétermination et son néant que toutes les réalités tangibles de la substance donnée. La marche de Bœhme n'est donc nullement celle des Pythagoriciens ni même des néo-platoniciens. Le progrès qui va de la volonté à ses opérations ne peut être assimilé au progrès qui va de la chose indéterminée à la chose déterminée. La théologie de Bœhme n'est pas un monisme évolutionniste.

Mais n'est-ce pas en revanche un système dualiste ; et ne paraît-il pas que Bœhme n'évite un écueil que pour se heurter à l'écueil contraire ? Comment Bœhme maintient-il la perfection du principe divin, sinon en posant hors de Dieu, comme sujet du mal, un principe ennemi et coéternel ? Et de ce principe Dieu même est solidaire. « *Per crucem ad lucem* » : c'est la loi divine comme la loi humaine. Point de lumières sans ténèbres, point d'action sans matière, point de sujet sans objet, point de Dieu sans nature. Cette coexistence universelle et nécessaire de deux principes, l'un positif, l'autre négatif, n'est-elle pas justement ce qu'on appelle dualisme ? — Il est certes incontestable que Bœhme

voit dans la matière la condition de la manifestation de l'esprit : c'est même là une pièce essentielle de son système. Mais Bœhme n'entend pas pour cela être dualiste. C'est à ses yeux une monstruosité que de faire du mal l'égal du bien, et de la nature l'égale de Dieu. Le principe négatif n'existe pas par soi, mais seulement par l'action du principe positif, qui le suscite pour s'y manifester. Dieu seul est souverain ; et c'est le mouvement interne de la volonté divine qui pose en dehors de Dieu la matière, comme condition de ce mouvement même. La matière est l'aspect extérieur, le phénomène de l'action invisible de l'esprit. Elle fixe dans des formes mortes le jaillissement continu de la lumière vivante. Dépendante de l'esprit quant à son origine, la nature lui est soumise quant à sa destination. Elle a pour fin de lui fournir, en le manifestant, l'objet dont il a besoin pour se saisir et se personnifier. Elle ne résiste à l'esprit que pour lui offrir l'occasion de déployer ses forces : son instinct est une intelligence qui s'ignore, sa passion un désir inconscient de la liberté. Loin donc que la nature soit l'égale de Dieu, c'est à l'appel de Dieu qu'elle commence d'exister ; et le terme de son développement est son exacte adaptation à la volonté de l'esprit.

La théologie de Bœhme côtoie ainsi le dualisme comme elle a côtoyé l'évolutionnisme, sans s'y heurter et sans y échouer. C'est qu'au fond Bœhme se propose de trouver un moyen terme entre ces deux doctrines. Selon lui, les anciens mystiques ont eu tort de proscrire tout dualisme. Ils n'ont pu, pour cette raison, réaliser la philosophie de la personnalité qu'ils avaient conçue. Leur Dieu manque des conditions de l'existence réelle, et ne dépasse pas l'existence idéale. Ce n'est qu'en empruntant au dualisme l'idée d'une existence éternelle de la matière comme contraire de l'esprit, et en donnant cette matière pour corps à l'esprit divin, que l'on peut concevoir la personnalité divine comme réellement

existante. Mais, d'autre part, le Dieu personne doit demeurer l'être infini en dehors duquel rien n'existe par soi. Le dualisme répugne à la pensée religieuse, qui veut que Dieu ne soit pas seulement une forme et un idéal, mais l'être tout-puissant et indépendant. Il faut donc que la matière ne soit pas un premier être au même titre que Dieu, mais que son existence résulte d'une opération de la puissance divine. Comment la matière pourra-t-elle sortir de Dieu et être en même temps le contraire de Dieu ? Bœhme résout la difficulté en disant que Dieu, pour se révéler, s'objective et se réalise lui-même, et que cet objet et cette réalité extérieure, quoique posée par Dieu, ne se confond pas avec lui, parce que la volonté qui est le fond de son être est infinie et ne peut se perdre dans ses efforts. Ainsi Dieu lui-même a une nature ou un corps qui n'est pas lui et qui forme son existence réelle, mais ce corps est posé par Dieu et n'est autre que sa volonté même, vue du dehors, Dans ce phénomène de Dieu le mystère éternel se révèle, sans que jamais la révélation dissipe le mystère. La nature est de l'essence de Dieu, mais Dieu est indépendant de la nature. Ce système est une sorte de spiritualisme concret ou naturaliste.

(A suivre).

E. BOUTROUX.
(de l'Académie Française)

LA PORTE DU MYSTÈRE [1]

DEUXIÈME PARTIE

LE CHEMIN DE L'INITIATION

(Suite)

Le Mystère de l'Homme

Le maître m'indiqua un tableau représentant un paysage de rêve qui évoquait le paradis perdu, à en juger par la variété et la richesse de la flore qui s'y épanouissait. A l'avant-plan, un homme, beau comme un jeune dieu, se tenait dans une attitude méditative, le front penché, un doigt sur la tempe.

Une triple auréole, aux couleurs très douces, émanait de tout son être qu'elle illuminait légèrement. Cette auréole avait ceci de particulier qu'elle se décomposait en trois tons : dorée et lumineuse près du corps du personnage et spécialement autour de la tête, elle se teintait de rose en s'en éloignant, pour se muer enfin en un bleu violacé qui finalement s'évanouissait en une vapeur transparente.

Ce qui me frappa aussi ce fut l'analogie de ces couleurs avec l'ensemble des teintes générales du tableau. En effet, à l'horizon, dans un rayonnement crépusculaire, le ciel était ouvert et l'on entrevoyait dans l'empyrée, au cœur d'un nimbe solaire, un être lumineux, qui vraisemblablement représentait Dieu. Autour de lui, dans un vaste arc-en-ciel rosé, des anges réfractaient la clarté d'or jaillie du personnage central, si bien que, à une certaine distance, l'or lumineux semblait se dif-

(1) Voir les nos 49, 50, 51, 53, 54.

fuser parmi l'auréole rose. Enfin, les confins de l'immensité où s'allumaient les premières étoiles et le paysage de rêve dont j'ai parlé étaient baignés d'une vapeur d'un bleu violacé qui s'assombrissait à mesure qu'elle s'éloignait du foyer céleste.

Ainsi le tableau avait deux centres lumineux aux teintes analogues : Dieu et l'homme apparaissaient dans une triple auréole jaune, rose et bleue.

Au fond du tableau, entre de lourdes frondaisons, se dessinait l'entrée d'un temple au fronton duquel brillait, au feu du couchant, une inscription en lettres d'or.

Le maître attira mon attention sur cette inscription qui, tracée en caractères grecs, disait :

CONNAIS-TOI TOI-MÊME
ET TU CONNAITRAS L'UNIVERS
ET LES DIEUX.

— C'est, me dit le prince, la sentence du temple de Delphes. Elle est à la base de toutes les connaissances humaines. En effet, ce n'est point dans l'univers infini, insondable, que nous devons chercher la clef des mystères de la destinée, mais en nous. Les anciens déjà nous enseignait que « Tout est dans tout » c'est-à-dire qu'il existe entre toutes choses une analogie bien faite pour susciter notre admiration devant la merveilleuse unité de la création. Toute loi reproduit dans les choses les plus infimes ce qu'elle accomplit dans les plus grandes. Prenons comme exemple édifiant les atomes et le système planétaire. L'atome, en tournant autour de son axe et autour du cercle du composé auquel il appartient, reproduit un système planétaire en miniature. Les exemples pourraient se multiplier à l'infini et il suffit d'observer la merveilleuse nature pour en rencontrer à chaque pas. C'est ce qui a permis à Hermès Trismégiste de dire dans la *Table d'Emeraude* : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ».

Tous les mystères sont enfermés en nous : à nous de les lire. C'est ce que tente de faire le personnage du tableau en se plongeant dans la méditation.

Observons-le comme nous pourrions nous observer si nous fixions en nous notre « regard intérieur ». Que remarquons-nous ? Il est entouré d'une triple auréole. Ceci signifie — et vous en aurez la preuve plus tard — que l'homme est composé de trois corps : le corps physique que voient nos yeux matériels, le corps astral que peut voir notre « regard intérieur » et que perçoit notre conscience, et le corps spirituel qui se manifeste à nous lorsque nous prenons « conscience de nous-mêmes ».

Nous savons très bien que des hommes doutent de l'existence de leur âme et de leur esprit : cette âme et cet esprit, chez eux, ne sont pas arrivés à un degré d'évolution suffisant pour qu'ils se rendent compte de leur existence. Nous ne pouvons que les plaindre, sans essayer de leur ouvrir les yeux. Un chirurgien imbécile s'est étonné de ne pas rencontrer l'âme sous son scalpel en dépeçant un cadavre. Propos d'enfant auquel on ne répond pas.

Cette lourde saillie, qui a trouvé des admirateurs, n'est comparable qu'aux réflexions obscures que pourrait se faire un gorille qui s'acharnerait à déchirer un livre en s'étonnant de n'y point découvrir la pensée de l'auteur et qui en conclurait que le génie humain n'existe pas.

Mais cette idiotie comporte un enseignement : les erreurs se produisent sur tous les plans et il est utile de les souligner. Dans toutes les recherches, il importe de ne point se tromper de voie. N'imitons donc pas celui qui emploierait un scalpel matériel pour découvrir une chose spirituelle échappant au sens physique. De même que l'homme se livre au travail matériel par l'effort de ses mains, c'est à l'esprit qu'il faut demander les outils nécessaires lorsqu'on veut se livrer à des observations spirituelles.

Revenons à la théorie des trois corps de l'homme.

Dans le tableau que nous avons devant les yeux, le rayonnement jaune de l'auréole représente ou mieux symbolise le corps spirituel de l'homme, le rose son corps astral et le bleu son corps physique. Or ces trois corps correspondent chacun à trois mondes, que nous voyons allégorisés dans le tableau : le monde divin où rayonne l'Esprit suprême, le monde astral où nous voyons se mouvoir, sous la forme d'anges, des esprits ailés et enfin le monde matériel que représente la nature même.

Nos trois corps procèdent de ces trois mondes, dont d'ailleurs ils émanent et auxquels ils retourneront tôt ou tard. Notre chair vient de la terre et, poussière, y retournera ; notre corps astral retournera au monde astral et notre corps spirituel, en se purifiant, en se libérant de ses attaches inférieures, réintégrera tôt ou tard le plan divin.

Notre destinée se trouve donc écrite dans la nature, comme l'enseigne ce tableau. Mais cet enseignement ne se borne pas là. Nous y voyons aussi la Loi des correspondances. Nous apprenons qu'il faut étudier la nature d'après notre corps physique, le plan astral d'après notre corps astral, le plan divin d'après notre esprit. C'est la méthode analogique basée à la fois sur les méthodes déductives et inductives.

De même que notre esprit se manifeste par notre corps, Dieu se manifeste dans la nature ; de même que notre conscience se trouve dans toutes les parties de notre chair, Dieu — ou si vous préférez l'Esprit suprême — vit dans les moindres portions de l'Univers infini, et l'on pourrait presque dire, avec Saint Paul, que la nature est le corps de Dieu, si l'on ne craignait la confusion que fait naître cette image Car ce serait une erreur de croire, comme les Panthéistes, que Dieu est tout et que tout est Dieu. De même que, comme je le disais tantôt, notre conscience est présente dans toutes les parties de notre corps sans que, pour cela, chacune de ces parties soit la conscience même, Dieu est *dans* tout et cela ne signifie naturellement pas qu'il *soit* tout, ni que tout soit Dieu.

Il résulte donc de ce premier arcane que l'homme, peut être considéré comme un petit univers ou — pour parler le langage occulte — un *microscome*, où se résument en toutes ses parties le grand univers appelé *macrocosme*.

Tout le secret de l'homme, tout le mystère de sa destinée réside dans cette théorie.

Notre science nous apprend que l'homme contient en germe toutes les possibilités de l'univers. Un certain nombre de ces possibilités sont développées en lui déjà jusqu'à un certain point ; les autres sont à l'état embryonnaire, mais se développeront plus tard.

Or, comme le dit un écrivain contemporain dont je me plais à citer les pensées parce qu'elles expriment, sous une forme très simple et très claire, des théories qui ne sont pas à la portée des débutants (1) la matière de l'Univers est illimitée. On lui reconnaissait, il n'y a pas encore bien longtemps, trois états : les états solide, liquide et gazeux. De nos jours, pour expliquer certaines forces subtiles, comme la lumière, l'électricité, la chaleur, la science a reconnu qu'il fallait admettre l'existence d'un état de matière plus subtil : l'éther. La science occulte, depuis longtemps, apprenait qu'il existe quatre états éthériques et que, au-dessus d'eux, se trouvent d'autres états plus subtils encore qui expliquent les forces supérieures : la sensation, l'amour, la volonté, la pensée.

De même que la matière solide prend des formes diverses que nous appelons les corps visibles des êtres, les états subtils de la matière prennent certaines formes, le plus souvent des formes sphériques ou ovoïdes.

(A suivre) M. BOUÉ DE VILLIERS.

---

(1) Dr T. Pascal, à qui nous empruntons en partie l'exposé si clair de la théorie des corps humains.



LE QUADRIPARTIT (1)

OU

Les quatre Livres de Claude Ptolémée

SUR

LES INFLUENCES DES ASTRES

Version latine de Leo Allatius

Traduction et Notes par JULEVNO

CHAPITRE XV

SIGNES MASCULINS ET SIGNES FÉMININS

(Suite)

Les signes, qui les suivent immédiatement, sont féminins et nocturnes, et ceux qui restent, sont consécutivement disposés comme masculins et féminins et comme diurnes et nocturnes, alternativement.

Cependant ces qualités de masculins et de féminins sont attribuées aux signes, d'une manière différente par quelques astrologues, qui font du signe ascendant, appelé aussi l'Horoscope, le premier signe masculin. Ils considèrent également comme premier signe Tropique, celui dans lequel la Lune se trouve placée, par la raison que cette planète cause plus de nombreux et

(1) Voir les nos 49 à 54.

rapides changements que les autres corps planétaires; et par un semblable raisonnement ils établissent l'horoscope comme premier signe masculin, parce qu'il se trouve situé presque immédiatement sous le Soleil. D'autres personnes admettent la disposition par alternance tandis que certains la rejettent, et divisent alors la totalité du Zodiaque en quadrants.

Ils dénomment oriental et masculin le quadrant comprenant l'espace contenu entre l'ascendant et le milieu du Ciel, ainsi que celui, allant de l'angle de l'Occident à la pointe du fond du ciel, et dénomment occidental et féminin, chacun des deux autres quadrants opposés aux premiers.

Il existe encore d'autres qualifications données aux signes, en conséquence de leurs conformations ou de figures apparentes ; on les appelle : quadrupèdes, terrestres, commandants, féconds, et d'épithètes variées du même genre ; mais ces distinctions paraissent trop peu importantes pour être énumérées ici, puisqu'elles sont dues à la forme céleste des signes. Ceux qui croiront utile de s'en servir dans leurs prédictions, peuvent aisément en établir les significations, sans que nous entrions, à leur sujet, dans de plus longues explications.

CHAPITRE XVI

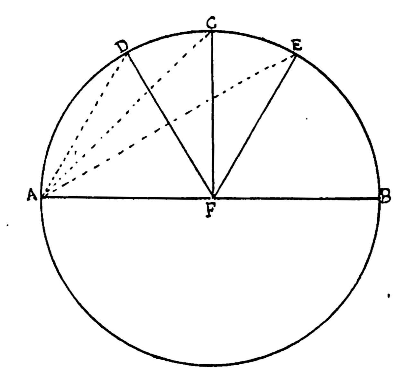
CONFIGURATIONS MUTUELLES DES SIGNES

Il existe entre les différentes parties du Zodiaque certaines familiarités ou liaisons, ce qui est de toute évidence, car les signes forment entre eux des configurations géométriques, qu'on nomme aspects.

La configuration mutuelle ou familiarité existe entre deux parties du Zodiaque séparées entre elles par le diamètre, et cette distance est composée de 2 angles droits, de 6 signes et de 180 degrés. Il y a également familiarité entre deux parties du Zodiaque effectuant un triangle, c'est-à-dire distantes l'une de l'autre d'un angle droit

plus un tiers, distance formant 4 signes ou 120 degrés ; de même il y a familiarité entre deux parties du Zodiaque, formant un quadrangle, composé de 4 signes ou de 90 degrés. Il y a enfin familiarité entre deux parties du Zodiaque, formant une figure hexagonale, c'est-à-dire séparées l'une de l'autre par une distance comprenant les 2 tiers d'un angle droit ou 2 signes, ou 60 degrés.

Ces différents intervalles ou distances ont été choisies pour les raisons suivantes : la distance diamétrale est suffisamment claire, par elle-même, et ne nécessite aucune explication, mais il n'en est pas de même pour les autres (1).



Après avoir relié les deux parties du cercle diamétralement opposées, par la ligne droite, A B, l'espace des deux angles droits contenus sur le diamètre est alors divisé en parties aliquotes, c'est-à-dire par moitié, A F C et C F B, puis en 2 tiers, A F D, D F E, E F B, puis on ajoutera au tiers (A D), un autre tiers (D C) et l'on obtiendra la première moitié de l'espace contenu sur le diamètre ou un angle droit ; et on ajoutera ensuite à cette moitié (A C); un autre tiers (C F) ; et cette division en deux parties ali-

(1) Nous plaçons, ici, une figure géométrique qui permettra au lecteur de suivre plus facilement dans le texte de Ptolémée, la démonstration des diverses familiarités des signes.

quotes, A, C, C B, donnera la distance du carré A C ; et la division en trois parties aliquotes, A D, D E, E B, donnera la distance du sextile A D, et celle du trine A E. Les tierces parties ajoutées respectivement de chaque côté de l'angle droit A F C, reproduiront le carré A C, si l'on ajoute au sextile A D, le tiers D C, égal à la moitié du sextile, puis le trine A E, si l'on ajoute au carré A C, le tiers C E, égal au tiers du carré.

Parmi ces configurations les trines et les sextiles sont appelés harmoniques parce qu'ils sont entre des signes de même genre, c'est-à-dire entre des signes féminins ou masculins. Les oppositions et les carrés sont considérés comme discordants, car ces configurations sont formées entre des signes de genre différent, soit comme nature ou comme sexe (1).

CHAPITRE XVII

SIGNES OBÉISSANTS ET SIGNES COMMANDANTS

Deux signes du Zodiaque peuvent être aussi en familiarité ou configuration lorsqu'ils se trouvent également distants soit du point du même Equinoxe, ou bien

(1) On s'étonne que, parmi les aspects Ptolémée, ne parle point de la conjonction, mais il faut remarquer que, dans ce chapitre, il n'est question que des parties du Zodiaque, configurées entre elles et qu'une partie ne peut pas être configurée avec elle-même. D'après le contenu du 16e chapitre traitant des configurations dans le Zodiaque, il semblerait que les aspects dénommés dans *le monde* ou par rapport à la terre, étaient ignorés par Ptolémée. Mais l'astrologue Placidus de Titis a démontré le contraire, en se référant au 4e chapitre du 8e livre de l'Almageste, au 12e chapitre du 3e livre du Quadripartit, où Ptolémée déclare que l'ascendant et la 11e maison sont en sextile, que l'ascendant et le milieu du ciel sont en carré, que l'Ascendant et la 9e maison sont en trine et que l'ascendant et la 7e maison sont en opposition, ce qui ne peut s'appliquer qu'aux aspects dans le *monde*. Il en est de même, lorsque Ptolémée, dans le 20e chapitre du 1er livre de cet ouvrage, parle du sextile de Vénus avec le Soleil. (Placidus de Titis, moine italien auteur du Primum mobile ou premier mobile. Padoue, 1657.)

de l'Equinoxe opposé (1). Ils sont dénommés commandants et obéissants parce que les temps d'ascension ou de descension sont égaux pour les uns comme pour les autres, et parce qu'ils décrivent des parallèles égaux. Les signes faisant partie du demi-cercle de l'Été sont dits commandants, tandis que ceux compris dans le demi-cercle de l'Hiver sont dits obéissants, attendu que lorsque le Soleil parcourt les premiers, la durée du jour est plus longue que celle de la nuit, tandis que le Soleil, évoluant dans les seconds, produit l'effet contraire.

CHAPITRE XVIII

LES SIGNES QUI SE REGARDENT ONT UN EGAL POUVOIR

Deux signes qui se trouvent également distants d'un signe tropique, possèdent l'un et l'autre la même influence, parce que le Soleil, placé dans un de ces signes, rend la durée du jour et de la nuit égale aussi bien que les divisions du temps, ce que produirait également sa présence dans l'autre.

Ces signes sont aussi dits se regarder l'un l'autre, tant pour les raisons précédentes que parce que lorsque l'un se lève à l'horizon, l'autre se couche ou descend à l'occident (2).

CHAPITRE XIX

SIGNES INCONJOINTS

Tous les signes du Zodiaque entre lesquels il n'existe aucune des familiarités dont nous avons parlé, sont réputés inconjoints, c'est-à-dire isolés.

(1) C'est ce qu'on appelle Antisces.

(2) Il est question des parallèles formés par une égale distance entre le Méridien et l'Horizon dénommés parallèles dans le Monde, et non des parallèles de déclinaison. Voir à ce sujet les 14e et 15e chapitres de ce livre.

Par exemple tous les signes inconjoints ne sont ni obéissants, ni commandants, ne se regardent point l'un l'autre, ne sont point d'un égal pouvoir, aussi bien que tous ceux qui ne se trouvent séparés que par la distance d'un signe ou l'espace de cinq signes ou qui n'ont entre eux aucune des configurations prescrites, telles que l'opposition, le trine, le carré, ou le sextile. Toutes les parties du Zodiaque distantes l'une de l'autre de l'espace d'un signe seulement sont considérées comme inconjointes par la raison qu'elles semblent se détourner l'une de l'autre, et parce que l'espace, qui les sépare, tout en pouvant porter sur deux signes, ne contient réellement que la quantité de degrés composant un signe, formant un angle de 30 degrés. Toutes les parties du Zodiaque distantes l'une de l'autre de l'espace de cinq signes sont déclarés inconjoints parce qu'elles divisent le cercle entier en parties inégales, tandis que les espaces contenues dans les configurations que nous avons indiquées, comme l'opposition, le trine, le carré et le sextile produisent des divisions aliquotes (1).

CHAPITRE XX

LES MAISONS DES PLANÈTES

Les corps célestes, qui ont reçu le nom de planètes, ont également certaines familiarités avec différentes parties du Zodiaque, qui sont désignées sous les noms de Maisons, de Triplicités, d'Exaltations de Termes.

La nature de leur familiarité par maisons est ainsi définie. Le Cancer et le Lion, étant les signes du Zodiaque placés le plus au Nord, se trouvent plus rapprochés que les autres signes de notre Zénith, et, pour cette raison, ils élèvent la température et causent la chaleur, ils conviennent donc comme maisons aux deux grands luminaires c'est-à-dire aux deux planètes principales :

(1) On remarquera que Ptolémée ne fait pas mention des aspects de Kepler : semicarré, quintile, sesquicarré, Biquintile, etc.

le Lion pour le Soleil comme étant masculin, et le Cancer, pour la Lune, qui est féminine. Il en résulte donc que le demi-cercle du Lion au Capricorne est dénommé solaire, et que le demi-cercle du Verseau au Cancer est nommé Lunaire, et il en résulte aussi que chacune des cinq planètes doit occuper dans chaque demi-cercle un signe et y avoir une maison, par laquelle elle sera configurée, à la fois, avec le Soleil et avec la Lune, conformément aux mouvements de sa propre sphère et aux influences particulières de sa nature.

Pour les mêmes raisons, Saturne étant froid et ennemi de la chaleur et évoluant dans une sphère élevée et fort éloignée des luminaires, occupe les signes opposés au Cancer et au Lion, qui sont le Capricorne et le Verseau. Ces signes lui ont été assignés pour maisons en considération de leur qualité froide et hivernale, et parce que la configuration par opposition ne peut en aucune façon effectuer le bien (1).

Jupiter possède une nature bienfaisante ; il est placé dans la sphère au dessous de celle de Saturne et occupe par conséquent, les deux signes qui suivent, le Sagittaire et les Poissons. Ces signes sont venteux et féconds, par suite de leur distance, par trine, des maisons des luminaires, configuration qui s'harmonise avec la production du bien.

Mars est sec de sa nature, et placé au dessous de Jupiter ; il possède les deux signes d'une nature similaire à la sienne, le Bélier, et le Scorpion, dont la distance des maisons des luminaires constitue une configuration maléfique et discordante.

Vénus, possédant une nature favorable, est placée au dessous de la sphère de mars et occupe les deux signes qui suivent, le Taureau et la Balance. Ces signes sont d'une nature fertile et féconde et expriment l'harmonie

(1) Saturne est aussi de nature malifique.

par le textile, car cette planète n'est jamais distante du Soleil de plus de deux signes. (1)

Mercure n'est jamais éloigné du Soleil que de la distance d'un signe, et sa sphère est placée après celles des autres planètes, ce qui fait qu'il est très proche des luminaires et que les deux derniers signes du Zodiaque lui sont donnés pour maisons (2).

ERRATA au N° 54, juin 1914

P. 368, ligne 21, lire les vents *généraux* au lieu de généreux.

P. 368, note I, ligne 2, lire *précession* des constellations au lieu de précision.

P. 371, note I, ligne 1, ajouter : Ainsi, par exemple, le *Sagittaire*.

(1) Vénus ne peut jamais se trouver en sextile avec le Soleil vu qu'elle ne s'en éloigne jamais plus que de 48 degrés ; le sextile ne peut se produire que dans *le monde* ; Mercure, de son côté, n'est jamais distant du Soleil de plus de 28 degrés.

(2) Les planètes, possédant deux maisons, sont reconnues, plus puissantes dans celles du jour que dans celles de nuit, en voici la Table :

	Maison de jour.	Maison de nuit.
Saturne.......	le Verseau.......	le Capricorne.......
Jupiter.......	le Sagittaire.....	les Poissons........
Mars.........	le Bélier.........	le Scorpion........
Vénus........	le Taureau......	la Balance.........
Mercure......	les Gémeaux.....	la Vierge..........

TRAITÉ

DE

La Pierre Philosophale

PAR

LAMBSPRINCK (1)

ANCIEN PHILOSOPHE NOBLE D'ALLEMAGNE

Traduction française avec Notes explicatives par SOUDBA

FIGURE XII

Ici le Fils dit au Guide : « Je vais descendre vers mon Père car sans moi, il ne peut exister ni vivre ; il redouble (son effet) et me réclame souvent ». Le guide dit au Fils : « Je ne te renverrai pas seul ; je t'ai sorti du sein du Père, je te ramènerai donc pour qu'il se réjouisse de nouveau et qu'il vive : nous lui donnerons cette force . » Tous deux sans retard, s'élancèrent et regagnèrent la maison du Père. Quand le Père vit venir son Fils, il cria d'une voix forte, disant :

(1) Voir les nos 49 à 54.

Une autre montagne de l'Inde est dans le récipient ;
L'Esprit et l'Ame, autrement dit le fils et le guide l'ont gravie.

DOUZIÈME FIGURE (1)



(1)... et tendre vers l'état d'or ; remarquons que dans la deuxième figure les personnages se détournent de la lune et se proposent de descendre du côté du soleil. Or la lune (argent) est le stade qui précède le soleil (or). (Cf. notamment Albert le Grand, Le Composé des Composés).

FIGURE XIII

« O (mon) Fils, j'étais mort en ton absence et en même temps j'en étais arrivé à un grand péril pour ma vie. Je revis en ta présence. Ton retour m'apporte cette joie. »

Mais quand le Fils fut entré dans la demeure du Père, le Père le saisit de ses mains et l'avala à cause de sa trop grande joie et cela de sa propre bouche.

Ici le Père transpire à cause d'une trop grande puissance.

Ici le Père dévore le Fils :
L'Ame et l'Esprit subsistent hors du corps.

TREIZIÈME FIGURE (1)



(1) Ce fils qui disparaît, englouti par son père, c'est le métal évolué qui finit par disparaître sous les apparences de l'or en présence de la Pierre (le Guide).

LE

MOIS CONFÉRENCIER

CONFÉRENCE PAPUS

Depuis les dernières élections, on s'est beaucoup occupé de féminisme, et il était intéressant de connaître l'opinion des Occultistes sur ce sujet. C'est pourquoi le Maître Papus, dans sa 8e soirée-conférence du 28 mai dernier, a traité *la question de la femme dans tous les plans.*

La femme est un principe qui peut régir et faire souffrir ; elle est la beauté humaine et la cruauté en l'humanité.

La femme est-elle supérieure ou inférieure à l'homme ? Non, elle est *son complémentaire.* Sans l'élément féminin, l'homme ne peut rien. La femme est une gardienne des formes de la nature qu'elle multiplie, étant le champ de l'humanité.

Les droits de la femme doivent être connexes avec ceux de l'homme ; l'avenir est dans son émancipation réelle, car son rôle est non seulement considérable mais nécessaire.

Demandons donc un peu plus de justice et d'humanité à la Société actuelle.

P. CHACORNAC.

CONFÉRENCE SEDIR

Devant une nombreuse assistance que l'on sentait, à son attitude recueillie, uniquement curieuse des choses divines, Sédir a donné le 2 juin, aux Sociétés Savantes, une magistrale conférence sur le curé d'Ars, le prêtre mystique.

Courte biographie. Ce qu'il y a d'extraordinaire en effet dans le curé d'Ars, ce n'est pas sa vie, mais son âme. Sa ressemblance physique avec Voltaire était frappante. Même visage

de médaille, aux grands traits : grand front un peu fuyant, grand nez, grande bouche, mais en même temps spirituelle et bonne chez le curé d'Ars ; forte mâchoire. L'esprit de Dieu souffle où il veut.

Comme mystique, le curé d'Ars était bien l'homme de son temps, l'homme de ce XIXe siècle, surtout épris de science et de positivisme, car les maximes de l'Évangile, à la pratique desquelles il s'attachait par dessus tout, sont des formules tout à fait précises, les formules d'une véritable chimie morale. Et comme un chimiste, un chrétien doit, avant une expérimentation, ne négliger aucune des conditions nécessaires à la réussite.

Le curé d'Ars ne fut pas un fanatique. Lui qui vivait si misérablement, réduisant à l'extrême sa nourriture et son sommeil, consacrant tout son temps au travail, conseillait à ses fidèles de se nourrir convenablement. « Quand vous pouvez disposer de vingt sous pour une aumône, leur disait-il aussi, donnez-les à un pauvre plutôt qu'au prêtre ». — Et encore : « Si un malade a besoin de vos soins le dimanche, soignez-le plutôt que d'aller à la messe ».

Sa vie intime était d'une part consacrée à la pénitence, côté passif, et de l'autre, côté actif, à la prière. Aussi pendant vingt-cinq ans subit-il les attaques, non seulement des hommes, mais encore des démons. Il fut un des très rares qui reçurent la visite de Satan lui-même, pour qui Satan daigna se déranger.

Chose aussi très rare, il savait prier. « Une âme pure, disait-il, c'est Dieu qui fait sa volonté... La foi, c'est quand on parle à Dieu, comme à un homme ».

Il était voyant, mais généralement il s'est tu sur ses visions, et prévisions, ne croyant pas utile de les communiquer. Il fit des miracles, car il apportait dans ses relations avec le plan matériel les forces surnaturelles qu'il puisait dans le royaume où était son cœur, et par conséquent son inépuisable trésor.

Il fut le modèle des confesseurs. « Je pleure de ce que vous ne pleurez pas » ; avouait-il à ses pénitents.

Comme orateur, il exerça une influence humainement inexplicable.

Ses paroles étaient vraiment les paroles de son cœur à la fois ardent et simple.

En résumé, il fut le prêtre parfait, le curé parfait, l'économe de Dieu. Et tous nous pouvons cependant, et nous devons l'imiter en ce qu'il a d'humain, en sa douceur toute franciscaine. Il voyait Dieu en tout, et nous devons aussi, derrière les apparences, rechercher Dieu qui est au centre de tout, et principalement dans nos devoirs quotidiens, où si peu pensent à le regarder.

Le curé d'Ars demandait un jour à un paysan qu'il voyait immobile devant l'autel : « Que faites-vous là, mon ami ? » — « Je l'avise, et il m'avise », répondit le paysan.

Tâchons donc d'aviser Dieu, nous aussi, et Il nous avisera.

L. Artarit.

Revues et Journaux

Dans *l'Echo du Merveilleux* (1er juin), E. Boirac traite de l'expérimentation dans les sciences psychiques et conclut qu'une partie de ces sciences n'est pas susceptible d'expérimentation et doit se contenter de l'observation indirecte. — C'est en particulier la *Melagnomie*, la suggestion mentale, la télépathie et le Spiritisme.

Dans les *Entretiens Idéalistes* de mai, E. Bernard propose une correspondance entre les notes musicales et les couleurs. Au do correspondrait le violet, au ré le pourpre, au mi le rouge, au fa l'orange, au sol le jaune, au la le vert, au si le bleu. Chacune de ces couleurs ou de ces notes répond à une valeur psychologique : Idéalité, contemplation, puissance créatrice, exaspération, passion. D'où la possibilité pour le peintre de prendre comme dominante de son tableau la couleur utile et d'y associer les autres tons selon les lois d'harmonie musicale.

L'Homœopathie Française de mai contient une étude de Bessonet-Favre sur le type Saturnien que l'auteur décrit: « grand, maigre, courbé, toujours vieux », présentant dans l'enfance une beauté passagère, type de tempérament hépatique, atrabiliaire, tendant aux calculoses. Au point de vue moral, l'avarice, l'humeur inquiète, la tristesse, la susceptibilité, la jalousie, l'égoïsme caractérisent les saturniens. Des schémas de Robert Noir illustrent d'une manière très frappante cette étude. Si maintenant l'auteur avait la curiosité de comparer les types saturniens qu'elle rencontre avec leur thèmes astrologiques, peut-être reviendrait-elle quelque peu sur les préventions qu'elle a exprimées sur cette branche de l'occultisme dans un numéro antérieur ?

Dans le même fascicule nous notons un article du Dr E. Schlegel montrant dans la philosophie de Bergson la justification théorique des principes homœopathiques et un article du Dr Allendy insistant sur le fait que tout médicament absorbé subit une élimination progressive qui l'amène à l'état de dilution infinitésimale dans le sang et émettant l'hypothèse que cette « dynamisation physiologique » produit les effets secondaires des drogues, l'accoutumance, l'anaphylaxie et surtout l'efficacité des dilutions homœopathiques.

Dans *l'Influence Astrale* de mai, P. Flambart continue son étude sur la criminalité au point de vue astrologique. Plus loin il traite du « calcul des probabilités appliqué à l'astrologie ». Après avoir défini la nature et le nombre des facteurs astrologiques capables d'être envisagés, l'auteur montre ce qu'il faut entendre par la *fréquence spécifique* de ces facteurs, tant au point de vue des mouvements célestes que de la généralité des naissances et même de la catégorie des individus étudiés. Ces dernières fréquences sont les *fréquences spéciales*, et toute loi astrologique ne peut être scientifiquement établie que par leur comparaison avec les *fréquences générales* du facteur considéré. Il y a donc là tout un plan d'études pour obtenir la confirmation mathématique de l'astrologie et l'auteur a exprimé dans un tableau numérique, le résultat de ses études sur certaines catégories.

Mystéria d'avril contient une longue étude de C. B. sur « le balancement et les mouvements divers dans les rites magiques et religieux ». Dans des pays très différents comme la Lithuanie et les Indes orientales le balancement constitue un rite destiné à obtenir de belles récoltes ; ailleurs il est usité pour recevoir l'inspiration divine, guérir des maladies. La Grèce antique avait une fête des Balançoires en rapport avec les vendanges. L'auteur fait ensuite l'histoire des Derviches, secte fondée en Perse au VIIe siècle de notre ère. Après un

noviciat laborieux de près de trois ans, le Derviche apprend à obtenir une relation avec l'invisible par la méditation, la musique, la valse et toutes sortes d'exercices exténuants. Très comparable est la secte russe des *Lioudi Boji*. — Enfin les Aïssaouahs font des exercices plus curieux : ils se mettent dans un état de transe spécial pendant lequel ils subissent impunément des blessures qui ne laisseraient aucune trace.

Les *Nouveaux Horizons* de juin contiennent un article de G. Meunier sur le médium Eva. C. dont il a tant été question dans la Presse Spirite. Eva C. ne serait autre que le médium qui sous le nom de Marthe Béraud aurait avoué avoir mystifié MM. Richet et Delanne à la Villa Carmen d'Alger. Il rappelle que les matérialisations obtenues avec Eva C. par Mme Bisson ont été attribuées à des fraudes par Mlle Barklay, qu'on a proposé 50.000 fr. à Eva C. pour reproduire les phénomènes en question devant une Commission de cinq experts et qu'elle s'y est refusée.

Dans ce numéro, Ariez étudie les psaumes de David et montre qu'il y est très fréquemment question du « *Nom* du Seigneur ». Il pense qu'il y a là une allusion au sens occulte du tétragramme.

The Occult Review de juin contient une étude de son éditeur sur la conception du Verbe ou Logos. Pour l'auteur contesté du quatrième évangile, le Verbe est une sorte de dieu personnel coexistant avec l'essence divine éternelle, non manifestée ; il est capable de revêtir une forme humaine dans le temps et l'espace. L'idée du Logos peut difficilement être rattachée au Jehovah des Juifs qui était *à l'origine* tout à fait anthropomorphe. Il semble plus logique de la faire remonter à Héraclite pour qui ce Logos serait l'ensemble des lois naturelles. Platon donnait le même sens à son « *NOUS* ». Enfin Philon d'Alexandrie le décrivit comme « un fils de Dieu, un second Dieu, un homme archetypal, un médiateur entre Dieu et les hommes, le créateur du monde. » Les Grecs d'alors familiarisés avec cette conception purement abstraite ne voulurent pas admettre l'incarnation possible du Logos dans le Christ.

Psychic Magazine (1er juin) apprend à ses lecteurs que les *Nouveaux Horizons*, le *Journal du Magnétisme* et lui-même, sont assignés pour le 8 juillet prochain devant la 9e chambre

correctionnelle, parce qu'ils ont prétendu que les manifestations d'Eva C. étaient des fraudes. Celle-ci les fait assigner pour diffamation.

Plus loin le Dr G. Durville continue son étude sur la Magie dans l'ancienne Egypte. Il y traite notamment de la signification symbolique du serpent « liée à l'idée de force dynamique ». On se rappelle qu'il a paru dans le Voile d'Isis de décembre dernier sous le titre « Le serpent dans le symbolisme hermétique ». un article destiné à mettre cette idée en lumière.

Dans la *Vie Nouvelle* de mai, le Dr Sangrado étudie un livre récent de l'abbé Moreux et constate que le catholicisme officiel d'aujourd'hui cherche à faire oublier la notion de l'enfer avec laquelle il a épouvanté les générations précédentes ; comme nos contemporains n'y croient plus guère, il y a là une adaptation du dogme ; une concession qui semble se faire sans franchise.

Dans la *Vie Psychique* de mai, le Dr D. L. décrit la vie singulière du *Dixippus Morosus*, insecte originaire de l'Inde, vivant la plupart du temps dans un état de catalepsie tel qu'il conserve pendant des heures les positions les plus invraisemblables qu'on lui fait prendre.

Plus loin, la *Vie Psychique* cite les travaux de Le Brun de Virloy, ingénieur des mines, qui, opérant sur du cuivre pendant de longs mois, a réussi à accroître la quantité de métal de 90 à 100 °/°, accroissement comparable à l'assimilation chez les êtres organisés. La notice de cet auteur sur l'accroissement de la matière métallique remontant à plus de vingt ans est devenue très rare : nous y avons trouvé décrite en détail la technique de ces expériences.

SOUDBA.

Nouvelles Diverses

On annonce la création d'une ACADÉMIE NATIONALE DE PSYCHISME pourvue de 40 fauteuils occupés par les plus grandes notoriétés du psychisme français et la publication d'un bulletin officiel.

***

Le prochain congrès théosophique mondial s'ouvrira à Paris le 4 septembre 1915.

***

AUGUSTE STRINDBERG, le céleste romancier et auteur alchimiste, aurait-il véritablement découvert la *Pierre Philosophale.* Dernièrement à Ystad (Suède), une vente avait lieu. On vendait les meubles du Dr Eliasson, ami intime de Strindberg. Dans un tiroir secret d'un secrétaire on découvrit deux manuscrits dont l'un en français portait cet épigraphe : *Ceci est de l'or.* Ces manuscrits alchimiques contenaient des enluminures bizarres. Peut-être serait-il intéressant de savoir qui possède ces documents ?

***

La statue-fétiche. — A l'époque où Sadi-Carnot était ministre des Finances, un érudit archéologue, revenant d'un voyage au Népaul, offrit à l'Excellence amène une curieuse petite idole de pierre d'un travail fort délicat. Une tradition était attachée à cette statuette, et le radjah, qui s'en était défait, affirmait « qu'elle assurait le pouvoir à l'un des membres de la famille la possédant, mais qu'elle devait aussi amener sa mort violente ». Le prince hindou préférait ne point régner que de périr tragiquement. Sadi-Carnot qui ne croyait pas aux devins, accueillit avec joie le rare bibelot. Le soir de l'élection inattendue à la Présidence, l'archéologue recevait de Mme Carnot ce billet : « C'est la statue ! » Sept ans plus tard, le chef de l'État était assassiné à Lyon.

Quand Mme Carnot mourut à son tour, ses enfants trouvèrent insérée, dans son testament, la prière expresse de ne pas conserver l'idole. Les fils s'en défirent, mais un intime de M. Poincaré la racheta et à un anniversaire heureux l'offrit au sénateur de la Meuse.

Un an après, ce dernier était élu, au Congrès de Versailles, Président de la République. Coïncidence curieuse !...

(*Annales de Thérapeutique*).

L'Imprimeur-Gérant : P. CHACORNAC